

J'ai pu me tromper sur des hommes, sur des faits ou sur des circonstances, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m' a fait agir.
(Robert Brasillach à son procès)

Le mot du Président

Encore un numéro prévu pour Noël qui sort avec quelques mois de retard, mais aussi, à ma décharge, avec quelques pages supplémentaires. Ceci, j'espère, compensera cela. La matière étant, comme toujours abondante, mon choix, absent de toute préoccupation d'ordre chronologique ou systématique, s'est avéré une fois de plus difficile et finalement aléatoire. Vive donc le saint hasard ! Aussi, que certains de nos membres ne s'étonnent pas si les échos de presse, articles, poèmes et autres documents qu'ils m'ont aimablement communiqués sont absents de ce numéro, ce n'est que partie remise. Surtout, qu'ils soient remerciés pour leurs efforts et qu'ils continuent leurs envois; ce bulletin n'existerait pas sans eux. Soucieux également de ne pas enfermer Robert Brasillach dans une sorte de ghetto, qui est à mon sens la pire des prisons que puisse connaître un écrivain, je souhaite aussi ouvrir plus largement les colonnes du bulletin des ARB, notamment à travers une série d'hommages et de portraits, à des personnalités que le destin, la sensibilité littéraire, les valeurs, ont pu conduire à accoster sur les mêmes rivages, parfois mortels, que ceux du poète de Fresnes...

Dans un précédent éditorial (bulletin n° 104), je vous informais du sort tragique que les héritiers indignes de feu Pierre Favre avaient fait subir aux archives de l'association. Au moment de la parution dudit bulletin, j'apprenais que le bouquiniste genevois qui s'était porté acquéreur de la bibliothèque du fondateur des ARB, ramassant dans l'appartement lausannois les documents éparpillés qui présentaient quelque intérêt, avait revendu un certain nombre d'ouvrages, notamment plusieurs oeuvres de Brasillach magnifiquement reliées, à un médecin de Genève, de surcroît membre des ARB ! Gracieusement invité chez ce dernier, j'ai eu le plaisir de découvrir qu'il avait reçu du libraire genevois, une partie non négligeable des archives trouvées à Lausanne, soit principalement les articles de presse parus sur l'auteur de *Notre Avant-Guerre* jusqu'au décès de Pierre Favre. Ces documents sont donc en lieu sûr et laissés à notre libre disposition. En revanche, presque rien des nombreuses correspondances et lettres manuscrites échangées avec ces grands noms de la littérature et autres personnalités qui ont apporté, tout au long des années, leur plume et leur soutien à notre association. C'est bien une page importante de l'histoire des ARB, irrémédiablement effacée, qu'il faut tourner...

Notre ami parisien Arnaud Challe a repris avec dynamisme, et pour moi avec beaucoup de soulagement, la trésorerie des ARB pour la France, succédant ainsi à M. et Mme Barthelemy.

Bien que les pertes soient cette année encore douloureuses, je dois constater un nombre satisfaisant d'adhésions, dû surtout à une intense campagne de prospection par l'envoi de *Cahiers* et de bulletins, la participation à des colloques et manifestations littéraires, et enfin, l'organisation de nos propres conférences. Des étudiants enthousiastes nous rejoignent régulièrement, marquant ainsi l'émergence d'une nouvelle génération d'ARB. Parmi ceux-ci, une jeune universitaire belge qui reprendra peut-être la succession de notre ami Jean Devyver.

Ph. JUNOD

ASSEMBLEE GENERALE 1997

Samedi 10 Mai à 16 h. 30 Hôtel Aulac

4, Place de la Navigation, OUCHY-Lausanne

La salle habituelle nous sera réservée au 1^{er} étage. Un parking souterrain se trouve devant l'hôtel. Pour les personnes arrivant en train, le métro arrive directement à Ouchy - Hôtel Aulac. Les membres qui souhaitent réserver une chambre sont priés de nous le faire savoir.

Le Conseil est convoqué à 15 h. précises

ORDRE DU JOUR

1. Rapport du Président et du vérificateur.
2. Discussions, propositions et projets pour le cinquantième anniversaire de l'association en 1998.
3. Conférence du **Professeur Alain LANAVERE**, vice-président pour la France des ARB, sur le thème :

LA GAIETE DANS LES ROMANS DE ROBERT BRASILLACH

4. Repas dès 19 h. 30. Prière de réserver avant l'assemblée générale.

Association des Amis de Robert Brasillach
Case postale 3763, CH-1211 Genève 3.

Cotisations: CHF 50.- / FRF 120.- / BEF 1000.-
A doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

- **Pour la France** (uniquement) : Virement international sur le compte ARB n° 205.782.00 G, Union de Banques Suisses Genève **ou** chèque à l'ordre d'Arnaud Challe, rue Chantereine 4, 78250 Hardricourt.

- **Pour la Belgique** (uniquement) : Versement à l'ordre de Monsieur Jean Devyver, 196 avenue de Messidor, 1180 Bruxelles, ccp n° 000-0770610-42 Bruxelles,

- **Suisse et autres pays** : Versement à l'ordre des ARB, ccp n° 12-5735-6 Genève **ou** Compte n° 205.782.00 X, Union de Banques Suisses Genève.

Echos de presse

Les articles qui alimentent cette rubrique ne sont pas entièrement consacrés à Brasillach, aussi nous contentons-nous de reproduire les passages qui le concernent. Nous remercions tous ceux qui ont l'obligeance de nous envoyer systématiquement les coupures de presse qui font référence au poète de Fresnes.

❖ Pierre Gaxotte ou le réactionnaire lucide

(Jean-Paul Angelelli, *Rivarol*, 17 novembre 1995)

«(...) On sait qu'en parallèle avec ses travaux historiques, l'auteur du *Nouvel Ingénu* se lança dans le grand journalisme, dirigeant *Candide*, *Ric et Rac* et enfin *Je suis Partout* dont il fut rédacteur en chef de 1936 à 1937 (Brasillach le remplaça alors), mais où il publia jusqu'en janvier 1940. (...)

Dans la fièvre des années 30, Gaxotte était admiré, voire adulé par de jeunes disciples enthousiastes comme Brasillach, Cousteau et Rebatet qui le suivaient lorsqu'il écrivait (en mars 36) que «le courant est maintenant au fascisme» ou dans ses violents éditoriaux anti-Front populaire (surtout anti-Blum), ou dans ses campagnes contre la marche à la guerre-croisade pour la démocratie...

(...) sous l'Occupation, il ne publia plus rien, confiné dans une studieuse retraite, conseillant même à Maurras d'interrompre la parution de *l'Action française*. (...)

On peut (...) lui reprocher son attitude à la Libération, puisqu'il ne signa pas la pétition pour Brasillach (qui avait fait de lui un si amical portrait dans *Notre Avant-Guerre*). De plus, il envoya au procès des «excités» Cousteau et Rebatet un témoignage qui, sans trop les charger, n'était pas en leur faveur. (...)

❖ Un brûlot signé Bardèche

(Aurélien Saint-Nazaire, *Rivarol*, 8 décembre 1995)

A propos de la réédition de *Qu'est-ce que le fascisme ?*

«Il y a un style Bardèche, inimitable, qui ne se résume pas à son style littéraire. Quand on est le beau-frère d'un écrivain martyr, Robert Brasillach, la tentation doit être grande de se réfugier dans le silence et le chagrin, ou dans l'édification d'une chapelle destinée à honorer la mémoire du défunt. Maurice Bardèche, tout en respectant cette noble tâche avec la fondation des Sept Couleurs - hommage au disparu - se lança à corps perdu dans le combat politique, subissant un an de prison ferme pour *Nuremberg ou la terre promise*. (...)

(...) Maurice Bardèche ne tarde pas à être considéré comme le théoricien du fascisme, surtout après la parution en 1962 aux éditions des Sept Couleurs de son essai *Qu'est-ce que le fascisme ?* (...)

(...) Bardèche n'hésite pas à être sévère: «*Nous devons apprendre que le fascisme ne peut pas se contenter d'être un Césarisme*». Pourtant il ne cache pas sa sympathie certaine pour ce fascisme mussolinien, si proche de ce que Brasillach appelait «*la joie fasciste*» et qui s'est traduit par un succès dans la modernisation de l'Italie, (...).»

❖ Les eaux troubles de Vichy. Les passions et les pulsions de l'extrême droite littéraire

(Michel Grodent, *Le Soir*, 3 juillet 1996)

Critique du livre de Jeannine Verdès-Leroux : *Refus et violences. Politique et littérature à l'extrême droite, des années 30 aux retombées de la libération*. Gallimard, 1996.

«(...) On ne dira pas non plus que la manière dont elle analyse Brasillach soit d'une nouveauté époustouflante. Passons sur le fait qu'elle n'aime pas son œuvre romanesque. C'est son droit. Le problème, c'est qu'elle s'estime obligée de nous faire croire que son jugement fait l'unanimité. Ses contemporains ne le prenaient pas pour un bon écrivain affirme-t-elle. Et de citer l'avis défavorable d'un certain Jean Vaudal, critique à la NRF, à propos de «Comme le temps passe». Mais sur ce même livre, je lis dans «Le Nouveau Dictionnaire des Œuvres»: *Un des romans les plus solides et les plus émouvants de l'entre-deux-guerres*. A qui se fier ?

Plus sérieusement, il me semble que présenter Brasillach comme un être dédoublé, sans plus, ne plaide guère en faveur de la pénétration de la commentatrice. A ma connaissance, plusieurs tentatives ont été faites pour jeter un éclairage psychanalytique sur l'écrivain ou sur des confrères proches de sa mouvance fascisante. Ni la piste de la perversion - au sens où l'entend Serge André à propos de Céline, ni celle de l'homosexualité refoulée ou mal vécue - suggestion de Jean-Louis Bory ou de Dominique Fernandez -, ne doivent *a priori* être négligées.

Le Brasillach qui parle de la douceur de vivre, de la jeunesse, de la pureté en bien des occasions, observe Jeannine Verdès-Leroux, est aussi celui qui appelait la République une «vieille putain agonisante» et qui la décrivait avec des termes d'une extrême obscénité. D'accord, mais n'y a-t-il aucune logique là-dedans ? Et l'obsession de la pureté perdue - la nostalgie de la petite enfance, de la Mère positive, accueillante et compréhensive - ne doit-elle pas engendrer en retour la haine du monde présent, considéré comme décadent parce qu'il est irrémédiablement placé sous la domination d'une Mère négative, pourrie jusqu'à la moelle ?»

❖ En haine de la démocratie. Les écrivains et journalistes de l'extrême droite fasciste ou maurrassienne furent des hommes de guerre civile, aux ambitions ratées

(Michel Contat, *Le Monde des livres*, 19 avril 1996)

Sur le même sujet, mais avec un ton de circonstance...

«(...) C'est en haine de la démocratie que les hommes de l'extrême droite, qu'ils fussent fascistes comme Drieu la Rochelle et Robert Brasillach, ou nationalistes d'Action française comme Charles Maurras et ses disciples, ont souhaité la victoire de l'Allemagne nazie ou l'ont acceptée d'enthousiasme dans la collaboration. Leur haine était viscérale, à peine raisonnée, le plus souvent fondée sur l'antisémitisme (de peau autant que d'Etat, selon la distinction de Maurras).

Brasillach donne le ton, et on a quelque scrupule simplement à réimprimer ses obscénités : «*En finira-t-on avec les relents de pourriture parfumée qu'exhale encore la vieille putain agonisante, la garce vérolée, fleurant le patchouli et la perte blanche, la République toujours debout sur son trottoir ?*» Ainsi s'exprime, le 7 février 1942, dans un article de *Je suis partout* intitulé «La conjuration antifasciste au service du Juif», le «gentil Brasillach», normalien blême qu'attendrissent toujours les fraîches jeunes filles françaises et les joyeuses camaraderies de *Notre avant-guerre*, son roman parmi les plus niais. Il est alors rédacteur en chef de *Je suis partout*, il a été libéré pour cela par les Allemands et il remplit son office, appelant au meurtre, aux arrestations, aux déportations, vagissant un programme qui met définitivement l'Allemagne aux commandes d'une Europe nouvelle où la France aura pour fonction d'incarner ses anciens mythes de noblesse moyenâgeuse. La haine de la démocratie repose sur l'idée d'élite - ils se pensent tous du parti de l'intelligence, les ligueurs

Echos de presse (suite)

de l'extrême droite qui fourniront une bonne part des troupes de la collaboration et de la Milice - et sur l'amour du chef. (...) Brasillach mourra, fusillé, avec un certain courage, mais sans avoir ouvert les yeux sur ses propres ignominies, sans en avoir mesuré la portée criminelle. Drieu, le plus fasciste de tous, se suicide non parce qu'il a eu tort, mais parce qu'il a perdu la guerre.

(...) Jeannine Verdès-Leroux s'abstient, sur Céline et sur Drieu, d'un jugement littéraire, qu'elle formule volontiers sur de plus petits poissons, tels Brasillach, Rebatet, Châteaubriant, Michel Déon le benjamin de la famille. Il y aurait sans doute un autre livre à écrire, beaucoup plus difficile, qui prendrait les œuvres en tant que telles, à droite, à gauche, au centre, pour voir en quoi elles fonctionnent ou non dans le sens de la démocratie. (...)»

❖ Toute la misère du Monde...

(*Éléments*, n° 85, mai 1996)

Sur le même sujet, la ND répond à l'article du *Monde*...

«(...) C'est l'occasion pour feu le «journal de référence» de libérer ses obsessions dans un délire affabulateur dont il est devenu coutumier.

Cela commence par une photo dont on nous dit qu'elle montre Brasillach en compagnie de Maurras alors que l'individu accompagnant le maître de Martigues ne ressemble ni de près ni de loin à Brasillach. Si Contat ne connaît pas le visage de l'auteur des *Sept couleurs*, nous constatons quelques lignes plus loin qu'il en ignore également l'œuvre. Il considère ainsi *Notre avant-guerre* comme «son roman le plus niais», alors que tout le monde sait qu'il s'agit d'un récit autobiographique (Contat n'a pas lu le livre, mais il statue sur sa médiocrité). De toute façon, Brasillach, Rebatet, Béraud et autres collabos ne sont que des «petits poissons», des «écrivillons» et des «seconds couteaux». On apprécie la grande humilité de Contat qui, du haut de son œuvre immense, distribue les prix littéraires. (...)

En lisant la somme de Jeannine Verdès-Leroux, (...), nous avons pour notre part déniché ce propos tenu par Hubert Beuve-Méry - futur directeur du *Monde* - en 1939 : «Il reste que tout n'est pas à blâmer dans le national-socialisme et qu'il aura contribué, parallèlement au communisme auquel il s'apparente à plus d'un titre, à modifier profondément la face du monde. Contre les dépravations de l'intellectualisme, de l'individualisme, du libéralisme, du capitalisme, contre l'affadissement ou les déviations du christianisme, il aura été une déviation excessive, mais nécessaire. (...), il aura contribué à redonner aux hommes le goût de la vie et le courage du sacrifice, le sens d'une certaine solidarité et d'une certaine grandeur.» Voilà qui permet de mesurer toute l'ambition de l'esprit des années trente - d'autant que maintes figures de gauche ont exprimé de semblables séductions. Curieusement, Contat n'a pas cru bon de rappeler les jugements du père fondateur du journal qui accueillait sa prose. (...)»

❖ Hergé et Robert Poulet: une longue amitié

(Lysanie Miot, *Rivarol*, 28 juin 1996)

En marge de la controversée biographie d'Hergé par Pierre Assouline.

«LE SOUVENIR DE ROBERT BRASILLACH

Bientôt beaucoup d'amis d'Hergé sont condamnés à mort (comme Paul Jamin et Robert Poulet), certains fusillés (comme Herten). Assouline ne peut s'empêcher d'admirer combien il restera fidèle aux «inciviques» et leur viendra en aide jusqu'à la fin de sa vie. Il révèle qu'Hergé, dans les années cinquante, après avoir songé à s'installer en Amérique du Sud avec

Robert Poulet, lui prêta de quoi s'acheter son appartement de Marly-le-Roi (prêt que Poulet remboursa scrupuleusement). Non seulement Hergé aidait ses anciens amis, mais il proposait aussi son aide aux épurés français en difficultés, introduisant Ralph Soupault (devenu Jean-François Guindeau) chez Casterman et écrivant à Bardèche le 17 février 1959: «*Quelle preuve vous donner, à mon tour, de l'amitié que je ressens spontanément pour tous ceux auxquels le souvenir de Robert Brasillach est lié? Vos enfants ont-ils tous les albums Tintin? S'il leur en manque, je les leur offrirai avec joie.*»»

❖ Vigilance aux Bleu Blanc Rouge 1996 !

(*Rivarol*, 4 octobre 1996)

«A leur grand regret, les journalistes-flics n'ont pu apercevoir aux BBR le moindre exemplaire de *Mein Kampf* ou des *Protocoles* (pour se procurer ce dernier titre, mieux vaut en effet fréquenter les boutiques de Barbès, qui regorgent d'éditions saoudiennes) qu'ils espéraient bien découvrir au hasard d'une pile, avec un lot de croix gammées pour faire bon poids. Aussi ont-ils signalé à tout hasard la présence des «œuvres de Robert Brasillach, l'écrivain collaborationniste fusillé à la Libération, et de quelques ouvrages sur le Maréchal Pétain» (cf. *Libération*), tel sans doute *Pétain et les Américains* du Général le Groignec. Le sectarisme n'a décidément plus de limites.»

❖ Mitterrand 1935-1995. 60 ans d'ambiguïtés françaises

(*Enquête sur l'Histoire* n° 13, printemps 1995)

L'enfance d'une ambition (par Philippe Baccou)

Réflexion autour des influences bourgeoises, catholiques et droitières qui ont façonné F. Mitterrand :

«(...) Claude Roy, le futur écrivain, est pensionnaire au lycée d'Angoulême. Il discute et se lie d'amitié avec le jeune Mitterrand dans le train du dimanche soir qu'ils prennent tous deux à Jarnac. Devenu lui aussi murrassien, il va bientôt collaborer avec Drieu La Rochelle et Brasillach à la revue *Combat*, où s'exprime la jeune droite, puis donnera des articles à *Je suis partout*.»

Les plumes du président (par Jean Mabire)

Ecrivain fourvoyé dans la politique ou politicien fasciné par la littérature ? J. Mabire relève ici que les choix littéraires de Mitterrand ne contredisent pas l'ambiguïté foncière de celui qui confiait à G. Matzneff : - *Drieu La Rochelle, Montherlant, les maîtres de ma jeunesse sont morts.* :

«(...) Lointaine jeunesse. Il aurait même invité une de ses jeunes parentes, Marie-Claire Sarrazin, future épouse de son ami Jacques Bénét, à lire Brasillach. Il est vrai qu'après Chardonne.»

❖ A Fresnes au temps de Robert Brasillach

(*Enquête sur l'Histoire* n° 13)

««*Mes vingt-cinq ans cabrés ne demandent ni indulgence, ni clémence, ni pitié, ni pardon. Pardon de quoi ?*» François Brigneau n'a jamais abdicqué. Son adolescence sous les feux de l'Épuration commandait les devoirs solidaires de mémoire et de témoignage. Dans une série réunie sous le titre *Mes derniers cahiers*, il met en scène les témoins capitaux, ses compagnons de centrale en 1945. Précieux aperçus, gorgés de réminiscences, intéressant Combelle, Béraud, Benoist-Méchin, Claude Roy, Bardèche. En clef de voûte, Brasillach. Nous l'accompagnons de Fresnes au Fort de Montrouge. Les poèmes mystiques conçus dans les chaînes, la visite périlleuse que Brigneau lui rend dans sa cellule de condamné à mort, l'ultime lettre que Brasillach lui adresse, transmise après l'exécution : l'émotion court entre les lignes.»

Brasillach : Lettres de guerre

Les lettres dont nous vous livrons ci-dessous le contenu sont extraites de la correspondance de Robert Brasillach avec P.-A. Cousteau, dit PAC, au début de la guerre. Elle n'ont été publiées précédemment, et à notre connaissance, qu'une seule fois par les *Ecrits de Paris* en février 1965. En effet, et contrairement à ce qu'écrivait par anticipation notre amical confrère, ces textes ont été volontairement exclus des *Œuvres complètes* de Robert Brasillach, comme cela ressort expressément de la note parue en page 441 du tome X qui indique la nomenclature des différents groupes de lettres de Robert Brasillach connues à l'époque, mais qui ne font pas partie de l'édition achevée d'imprimer en juillet 1965 *Au club de l'Honnête Homme*. «On verra, remarquaient alors les *Ecrits de Paris*, qu'à cette date, les deux journalistes de *Je Suis Partout* sont encore très marqués par la doctrine de l'*Action Française* et reprennent souvent des thèmes maurrassiens. C'est le traumatisme de la défaite qui leur fit porter ensuite, sur les mêmes événements, un jugement sensiblement différent.» Nous sommes heureux de proposer aujourd'hui à nos lecteurs ces textes pratiquement méconnus.

Mardi, 29 août 1939

Cher Pierre,

En somme les correspondances marchent assez bien, puisqu'on peut s'écrire. Les impressions dont tu me fait part, sur le désordre et le charme de l'improvisation (moi aussi, je pensais à l'homme de Bamberg !)¹, je les avais eues l'an dernier. Cette année, par ici, c'est fait de façon un peu plus méthodique. Mais au fond ça avait aussi bien marché l'an dernier.

Oui, le charme de la vie militaire dans ces circonstances, c'est qu'on n'y pense pas à grand chose. Ici, on lit quand même les journaux : mais les braves camarades n'en savent pas plus que nous. L'opinion quasi officielle est qu'on ira jusqu'au bout du bluff : mobilisation générale, etc. Le tout est de savoir le moment où il faudra bien se résigner à parler ou à agir de façon sérieuse et de cesser le bluff.

Je suis particulièrement satisfait que Poulain, Lesca et Dorsay² soient pour la paix. Au fond, c'est très bien que l'arrière (même, et surtout, si c'est un arrière provisoire) soit pour la paix, et les mobilisés prêts à la guerre. C'est une bonne division du travail. Ainsi — et même avec la censure, dirigée par Giraudoux !! — pourront-ils faire des journaux un peu moins grotesques que le *Jour*, que *Candide* sans doute, et autres canards qui y vont de leur couplet héroïco-sentimental.

Gaxotte a dit qu'il reviendrait à Paris aussitôt en cas de guerre. Je lui retire donc l'épithète de déserteur. Lesca lui a téléphoné de faire le leader cette semaine, je pense qu'il le fera.

Il fait beau en Alsace. je bois du vin d'alsace. Il y a une piscine où j'ai réussi à aller deux fois : elle est fraîche et peu joyeuse, mais agréable quand même.

Dis bien à ta femme de ne pas s'inquiéter jusqu'au premier coup de canon. Tout ce qui se passera n'aura pas, en soi, de conséquence, ne sera pas plus lié au premier coup de canon que les événements d'il y a 15 jours ou 3 semaines.

Arriba España ! (Je trouve ça sincèrement réconfortant pour nous)³.

Et bien affectueusement à bientôt.

Robert B.

1^{er} septembre 1939

Cher Pierre,

J'ai reçu ta lettre ce matin, au milieu du grand remue-ménage. Tant pis ! A bas la République ! Mais je ne voulais pas que ça commence sans te dire toute mon amitié.

Robert.

7 septembre 1939

Eh oui, c'est fini, mon cher Pierre, c'est fini l'avant-guerre. Drôle de chose d'avoir tant parlé de la guerre, pendant des années sans y croire, au fond (je parle du sentiment), et puis de la voir arriver. Tant pis ! J'ai toujours confiance. Confiance pour notre pays, sans grands mots — et confiance pour nos personnes.

Je t'ai envoyé un mot le jour de la mobilisation générale, où il ne pouvait plus y avoir de doute. Hitler a tout brusqué, car je suis sûr que la veille au soir, on croyait que les choses allaient s'arranger. Depuis, je n'ai reçu aucune nouvelle, et ta lettre est la première qui m'arrive. Elle me fait plaisir.

Moi non plus (moi encore moins), je ne suis pas dans les vrais combattants, Je n'ai rien fait pour cela, j'y reste, il faut accepter sa place, il me semble, et tu sais bien que je suis fataliste. Qu'être d'autre d'ailleurs dans cette aventure que nous commençons.

Il faudra nous tenir en contact, mon cher Pierre. Nous ne nous ressemblons pas beaucoup, et cependant notre amitié a été pour moi, réellement, une des choses qui me tiennent le plus à cœur de ces deux dernières années. Aussi j'espère bien pouvoir la continuer, au delà de la guerre. Dire que nous avons appris, de *paco à tiroteo*⁴ tant de mots espagnols pour faire notre apprentissage : nous n'avons plus besoin de traductions maintenant.

Si possible, je vais tâcher de surveiller un peu ce qui se passe pour nous à l'arrière⁵. Ne crains pas, à mon avis, si par hasard tu as le temps, d'envoyer quelque papier aux journaux. Il faut songer à l'avenir. *J.S.P.*⁶, m'a écrit Lesca, continuera tant que possible. Gaxotte, qui a été magnifique, lui a écrit qu'il se sentait capable de tout rédiger s'il le fallait. C'est lui qui a fait la superbe engueulade à Kérillis du dernier numéro. Ce sera difficile, évidemment, de continuer ce journal : mais en soi, l'idée n'est pas mauvaise, surtout si Gaxotte reste. Il va de soit qu'il ne quitte pas la France. En principe, l'*A.F.*⁷ et *J.S.P.* se transportent à Poitiers, mais je ne crois pas que ce soit encore fait.

Tout est d'un calme plat jusqu'à présent. On verra pour l'avenir.

22 septembre 1939

Cher Pierre,

La communication m'a l'air sacrément interrompue, et toutes les promesses quotidiennes du gouvernement pour accélérer le courrier n'ont l'air de servir à rien. Je reçois les lettres avec une aimable fantaisie. Rien de *J.S.P.* depuis le 4 septembre, ce qui n'est pas vraisemblable, étant donné que j'ai écrit des tas de lettres. Rien de toi. Et je ne sais pas si tu gîtes toujours du côté de Meaux ou si tu es monté plus haut.

J'ai vu que ta glorieuse arme venait de s'enrichir d'une recrue de choix : un maréchal des logis qui vient d'être avancé tout d'un coup sous-lieutenant. Je veux dire Jean Zay.

Rien de nouveau ici. Toujours calme. Henri⁸, le frère de mon beau-frère, vient d'aller avec son groupe de reconnaissance, au delà de la frontière. Comme la vie est curieuse. Il a eu longtemps une liaison avec une petite Allemande que j'ai bien connue, et qui était encore, il y a quelques semaines, sinon quelques jours, actrice au Grand Théâtre de Sarrebrück.

Mais on ne sait rien sur l'avenir et sur la guerre. As-tu lu le «*Verdun*» de Jules Romains ? Je me rends compte chaque jour qu'il a écrit sur les états-majors des pages immortelles.

On lit vaguement de vieux journaux, on écoute la T.S.F. Daladier parle très bien, et même mieux que très bien. Hitler est fou. Le monde ne s'améliore pas en vieillissant.

J'ai appris avec beaucoup de peine la mort de mon cher Georges Pitoëff, pour qui j'avais une grande amitié, et qui a représenté tant de choses pour moi aux temps lointains de ce que nous avions la naïveté d'appeler l'après-guerre.

Je ne t'écris pas plus longuement parce que ça m'ennuie de ne pas être sûr que cette lettre arrive avant 3 semaines ou plus (j'en ai reçu une ce matin du 4 septembre, d'un intérêt tout historique). Voici l'adresse de Georges Blond (j'ai reçu une lettre de Germaine) : Enseigne de vaisseau, 7^e compagnie de recrues, Brest-Naval.

A bientôt, vieux frère.

Robert Brasillach

La presse et la T.S.F. pleurent sur le Roumain Calinesco⁹. Un coup de la Garde, sans doute, plutôt que d'Hitler. Ils ont tort de massacrer en ce moment. Mais je ne larmoie pas, car je suis de plus en plus sûr que Calinesco et Carol se préparent à la pure et simple trahison au profit de l'Allemagne.

25 septembre 1939

A part ça, je suis bien content d'avoir de tes nouvelles, bien que je voie qu'on te fait trimer dur. J'ai reçu une lettre collective du «consulat de *J.S.P.*». Le journal est vraiment très bien. Il est malheureux qu'il soit impossible de le recevoir par la poste (je n'y arrive pas). J'ai écrit à Lesca de créer un abonnement de guerre à 10 francs pour 3 mois pour les mobilisés. Mais — télépathie de *J.S.P.* — avant qu'il ait reçu ma lettre, le dernier numéro l'annonçait déjà. *L'Anthologie* est superbe¹⁰. J'ai envoyé 2 textes que j'avais découpés l'un dans le *Jour*, un ridicule appel à l'offensive (la jeunesse qui se ronge d'impatience dans les cantonnements, etc.) en contradiction directe avec les discours de Daladier et les idées du commandement — et un texte étonnant de Duhamel : «La T.S.F. est une arme au même titre que l'infanterie (!!). Notre principal travail est de récupérer les techniciens brutalement (!) arrachés à leur travail». Ah ! le salaud ! Et je t'assure qu'on récupère dur, dans les studios et à la censure. Il paraît que Paris est plein de jeunes gens en ravissants uniformes.

André Nicolas¹¹ est un *requête* du genre héros. Son frère voulait le faire envoyer en mission en Hongrie ou en Espagne. Il a refusé et s'est engagé incontinent au 11^{ème} cuirassiers comme 2^{ème} classe. C'est très bien.

En attendant il est à Paris, car on ne rappelle pas tout le monde. Rebatet fulmine, car il est lui aussi au repos forcé. Soupault voulait s'engager (car il est réformé, paraît-il) on lui a ri au nez. La France ne se presse pas, elle a trop de monde et c'est d'ailleurs parfait ainsi.

Ce que tu me dis des soldats, je le crois très juste. J'ai malheureusement peu de rapports avec eux, et

j'aimerais mieux en avoir que d'être en relation avec certains bourgeois revêtus d'uniformes. Je dois dire qu'il n'y a ici, d'ailleurs, qu'un seul type idiot, antipathique au possible, et grotesque, dont tout le monde se fout : c'est un juif, naturellement. Pour être tout à fait juste, il y en a un autre qui a l'air bien et qui a fait un tas d'emmerdements aux Allemands pendant la guerre.

Ce qui me manque ici, ce sont des gens avec qui je me sente en communauté d'idées un peu plus complète, surtout parmi les plus jeunes.

Le temps est toujours calme dans le secteur. Les journaux, sauf *J.S.P.*, toujours idiots, toujours bourreurs de crâne, la situation générale toujours obscure, quoi qu'on dise, et Staline toujours canaille. Ce dernier point est d'ailleurs une lueur d'espérance, maintenant qu'il est avec les Allemands, Donne-moi des nouvelles de ta femme et de tes enfants.

A bientôt, cher Pierre. Bien affectueusement.

Robert

mardi 10 octobre 1939

Cher P.A. je reçois ta lettre du 5. Dans l'ensemble, le courrier s'est d'ailleurs remis à très mal marcher. J'ai écrit pour qu'on fasse une campagne là-dessus à *J.S.P.*, à Bailby¹² et à *Gringoire*. A force de gueuler, on arrivera peut-être à un résultat, car tout le monde est furieux. Ce n'est pas la censure (on ne m'a ouvert aucune lettre, et j'en reçois beaucoup), mais les postes qui s'en foutent. A verser dans l'infanterie, ministre inclus.

Tu es donc assez près, je vois vaguement où. On commence à se serrer. C'est dommage de ne pas être plus près, de ne pouvoir au moins se rencontrer. Mais ça viendra peut-être. Je mène toujours ma vie calme d'employé de ministère, avec très, très peu de canons à l'horizon.

Triste que tu ne reçoives pas *J.S.P.* Pour ma part, je n'en ai pas reçu un seul numéro depuis la guerre, car la poste le barbote. J'ai pu heureusement l'acheter toutes les semaines, et je te dirai que c'est un journal magnifique. Réellement. Pas une fausse note, intéressant, amusant, toujours bâtard de l'*A.F.* et du *Canard Enchaîné*. Le reste de la presse, innommable. J'ai écrit à l'*Epoque* aujourd'hui pour lui exprimer mon «habituel dégoût». Songe qu'ils font campagne 1) contre le démembrement de l'Allemagne, 2) contre l'Autriche. Tout ça au son du cocorico dont ils réclament (sic) que la T.S.F. française fasse désormais précéder ses annonces !!!

Pour *J.S.P.* on m'a pourtant raconté, très vaguement, et de deux côtés, qu'il y avait «du tirage» entre Laubreaux et Gaxotte. Je ne sais pas exactement de quoi il s'agit. Mais je suppose qu'en gros Gaxotte doit se montrer vieux Lorrain et Laubreaux un peu trop *Canard Enchaîné*. Tu sais que je trouve qu'il faut toujours être prudent, mais le cher Laubreaux a rendu d'énormes services à *J.S.P.* et il est dans le vrai. J'ai bien peur que Gaxotte ne se laisse influencer par l'immonde *Candide* qui est à vomir. Il faudrait que tu lui écrives (sans lui parler de ce tirage avec Laubreaux, bien entendu) simplement pour lui exprimer ton opinion sur la presse en général. Car je crains que dans ces milieux, ils ne se rendent pas très bien compte. As-tu vu que René Benjamin s'était fait engueuler ? Il a protesté de sa bonne foi, de son désir de ne pas faire de bourrage de crânes, et, note-le bien, je le crois sincère. Seulement il y a des formes et des nuances qui échappent à beaucoup de gens. Il serait certainement utile de le faire savoir à Gaxotte, et je vois bien autour de moi que les plus gonflés, je dirais même les plus bellicistes des tchécophiles trouvent la presse ridicule. Et puis, bien que Gaxotte ait été très chic de revenir avec nous, je t'avouerai franchement que j'ai toujours peur avec lui d'un nouvel ultimatum et d'une nouvelle capitulation.

Or, je crois à la nécessité de *J.S.P.*, à son utilité pendant et après la guerre.

Nous n'avons à regretter, dans notre «passé», que trop d'indulgence. Et je t'avoue que je me console de ne pouvoir écrire, ni faire écrire, sur certaines choses d'aujourd'hui, en pensant que tu as dit, de façon trop douce, mais assez nette quand même, ce qu'il fallait penser de Churchill et des Américains.

Tu vois que mes sentiments sont inchangés. Une des raisons pour lesquelles je désire l'amitié italienne n'est pas le secours que ce noble peuple peut nous apporter. C'est qu'on ne nous embêtera plus avec la guerre des démocraties quand nous aurons fait le vrai parti antikomintern. De temps en temps, j'ai l'espoir de voir périr à la fois l'Allemagne et la démocratie. Et puis je me dis que ce serait trop beau. Mais j'ai une certaine confiance quand même. Ce qui se passe en Espagne, le discours de Franco à notre collaborateur Manuel Aznar¹³, m'a beaucoup réconforté. Et puis j'ai compris subitement que la guerre blanche n'était pas finie, que l'Angleterre montrait la force de la France pour n'avoir pas à trop s'en servir, et qu'à l'heure où j'écris, son plan est vraiment d'étrangler quasi pacifiquement l'Allemagne pour réduire au minimum le sursaut final, comme le plan inverse et d'ailleurs aussi celui de l'Allemagne. Je ne suis pas sûr que ce soit tellement idiot. J'ai entendu le gesticulant de l'Opéra Kroll, et son discours intégral, où il promet à son peuple *non la victoire* mais la catastrophe universelle, m'a confirmé dans mon opinion. Tout ça encore une drôle de guerre. Ça peut évidemment changer tout à l'heure.

Les sous-peuples s'agitent beaucoup. Le charognard Benès est revenu. Certains journaux parlent candidement d'un retour au traité de Versailles (moins l'Autriche). Les coups de pied qui se perdent n'ont pas encore été récupérés. Personne n'ose dire que la Pologne n'était pas viable.

Voilà les nouvelles du monde. Je prie Dieu de me conserver toujours mauvais esprit, et de nous réunir bientôt. Je t'embrasse.

Robert

Mardi 24 octobre 1939

Cher Pierre,

Ta lettre m'a fait grand plaisir. Bien sûr, nous sommes tout à fait d'accord, et tu sais bien que nous le sommes toujours quand il s'agit de *J.S.P.* Par ailleurs, j'ai reçu de Gaxotte une lettre me faisant l'éloge du Big en termes dithyrambiques. L'accord est donc fait, et c'est tant mieux, car je pense comme toi qu'il faut un équilibre entre l'esprit *Canard* et l'esprit lorrain. Il n'en est pas moins vrai qu'on a voulu introduire à *J.S.P.* des vieilles noix, et que le Big s'y est opposé avec la dernière des violences — et avec raison. J'ai même présenté des observations sur l'*Anthologie* (que j'admire et qui me réjouit) pour éviter certains excès. J'entends par excès d'abord la connerie purement sentimentale, qui est de peu d'importance, et qui risque de choquer des gens. Ainsi des choses sur l'Allemagne, par exemple (il n'y en a pas eu), ou sur l'héroïsme. Tout cela est délicat, et il faut faire attention. Notre cher Big risque, tu le sais, de manquer de nuances, et cela est important. Maintenant, je dois dire que c'est, malgré tout, lui qui a raison, dans l'ensemble, et que mon mauvais esprit de jour en jour. Dieu nous garde de nous laisser prendre à la profonde, réelle, médiocrité intellectuelle de la guerre même avec les meilleurs sentiments. On est vite sur la pente qui mène à Dorgelès et à Benjamin, qui sont, après tout, anciens combattants. Cher P.A. gardons-nous mauvais esprit. Ça n'empêche rien, et c'est, là aussi et même essentiellement, une *question de estetica*.

Bien entendu, je trouve comme toi que tout cela reste dans les coulisses de *J.S.P.* et que les numéros apparents sont admirables. Tu as vu d'ailleurs que le tirage avait monté (il faut songer qu'il avait baissé pour les vacances, et par la perte de certains pays étrangers, tu comprends).

L'Avenir ? Notre avenir ? Au fond, je pense comme toi sur la victoire finale des cons et des salauds. Ce n'est que par bouffées que j'ai de l'espoir, mais ce n'est pas raisonnable. M. Belisha a fait, l'autre jour, un beau discours pour dire qu'on ne se battait pas pour la Pologne, même pas pour les Tchèques, mais pour abattre un homme qui avait jeté sur le monde la trame d'une lutte infâme (un pathos de ce genre) pour des motifs de race et de religion. On ne pouvait mieux tenter de nous faire croire que nous nous battons pour les juifs. Ce n'est pas vrai, tout de même !

Mon espoir est limité à ceci : pour l'Espagne, nous avons fait des conneries, mais, avec du retard et des sottises, ça s'est arrangé bien. Je crois que ça s'arrangera pour l'Italie, de la façon bâtarde et moitié-moitié qui convient. Et j'ai l'espoir qu'il en sera de même pour les Allemands, à savoir qu'on aura une paix *moins* idiote que l'autre. Mais toutes les paix sont idiotes.

Le développement de la situation diplomatique m'emplit d'ailleurs d'une intense curiosité, et j'admire le jeu de Staline, et je prévois l'affolement réel des Allemands, qui les amènera à de grandes conneries.

Hier, on a bien ri. Lebrun est venu nous voir, avec un petit rasepet imperméable. On m'a fait prendre en cinéma par le lieutenant... Jean Renoir. Et, la main tendue, le sourire aux lèvres, un capitaine est venu vers moi : c'était André Chamson. En uniforme, je ne pouvais guère refuser de lui serrer la main. Mais je n'ai pas manqué d'être d'une froideur de glace. (Oui, mon capitaine — Non, mon capitaine), et de m'exprimer à haute voix sur son compte en demandant pourquoi il n'était pas en prison. Loin d'être en prison, il est au 2^{ème} Bureau !! Et il occupe ses loisirs à fournir le ministère de l'Information, conformément à une circulaire récente, en faits d'armes héroïques et en interviews de blessés. J'en ai été sidéré. Or, je me permets de te faire savoir que depuis cette malencontreuse circulaire, on me tarabuste depuis un mois pour me faire faire ce métier. Depuis un mois, avec tous les ménagements dus à des supérieurs bien intentionnés, je me défile, en expliquant que si l'on veut me donner libre circulation sur le front, droit de visiter les zones avancées, de coucher dans les ouvrages et de faire ensuite des articles à *J.S.P.* sur ce que j'aurai vu et sur ce que *je voudrai* dire, je suis d'accord. Mais que pour aller faire de la littérature officielle et du soutien de moral, ça me dégoûte infiniment. Combien de temps pourrai-je tenir ? Je n'en sais rien. Si c'est un ordre, il faudra bien l'exécuter, et *il m'en coûtera énormément*. Mais j'admire que ça ne dégoûte certes pas ce gibier de potence échappé à *Vendredi*.

Merci des nouvelles de partout. A bientôt, cher Paco, à bientôt, j'espère, les promenades à travers le fascisme international, la guerre civile en dentelles, et l'offensive contre les ennemis du dedans, bien abrités derrière une Allemagne faible.

C'est la grâce que je nous souhaite.

Robert B.

Mercredi 25 octobre 1939

J'ai reçu, cher Pierre, ta lettre du 22 et j'ajoute donc quelque post-scriptum à la lettre d'hier. J'essaie toujours d'être juste envers ceux qui nous exaspèrent, d'abord par strict esprit de justice, et puis parce que je me demande quelquefois avec inquiétude si nous ne deviendrons pas comme eux. Vraiment, je t'assure que, sans vouloir faire le mandarin, la guerre, entre autres dangers plus graves, comporte celui de la médiocrité intellectuelle. C'est triste. Attention à nous.

Sur le front de *J.S.P.* j'ai toujours les mêmes opinions mêlées. Carlos Lesca est épatant. Le big Laubreaux aussi. Je n'en veux pas à Dorsay, dont les articles sont redevenus excellents (contre le communisme) et remplis de faits qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Sa «mollesse» est réservée à l'intérieur. Mais quant au Caudillo¹⁴, tu sais que j'ai beaucoup d'amitié pour lui. Et je comprends beaucoup de ses sentiments. Seulement, voilà, il y a tout de même des choses qui me chiffonnent : par exemple, te dirai-je — très entre nous — qu'il a, ces temps-ci, *plusieurs fois* déjeuné avec Mandel. Moi, c'est des choses que je ne comprends pas. Je sais bien tout ce qu'on peut dire, et qu'il ne trahit rien en le faisant, et que Mandel, au contraire, lui donne des tuyaux peut-être utiles. Mais tout de même... Enfin, par bonheur, *Candide* l'exaspère tellement qu'il est redevenu un bon Caudillo, tout à fait de notre côté.

Tu vois que je suis informé autant que possible de ce qui se passe rue Marguerin et aux environs. La guerre, dis-tu, t'a rendu méchant et intransigeant. J'y mets moins de violence, sans doute, mais tu comprendras pourquoi j'ai de la sympathie pour l'action du Big, d'autant plus que cette action, à l'abri, si je puis dire, de la censure, reste dans les limites du juste.

Tu es porté à l'optimisme, dis-tu. Parfait. Moi aussi, c'est ma nature. Mais je sais bien que, comme tu le dis, nous serons bien couillonnés. Je t'ai parlé du discours de Belisha ? Et tout le monde est là. Et Lérillis fait campagne *contre* le démembrement de l'Allemagne, ouvertement.

Lire les gazettes entre les lignes est un exercice assez drôle, quand on a le temps. Par bonheur, nous sommes loin des tuyaux *oraux*, qui doivent être ébouriffants. Comme disait l'autre on s'en souviendra, de cette planète !

Notre seul espoir sain, mon cher Pierre, ça reste le sens du gang et l'amitié.
Bien fraternellement.

Robert B.

T'ai-je déjà envoyé ceci ? Excuse-moi si je radote. Ç'a été trouvé par ma sœur dans un grenier :
«Recevez-vous des militaires ? Oui, bien entendu. En ce cas, n'hésitez pas : placez au milieu de la table quelques obus (pas trop gros !) remplis de fleurs, que vous distribuerez aux héros vers la fin du repas. Tout autour, formant chemin de table, des cartouches, accompagnées de mimosa ou de violettes, soit Parme, soit blanches, et entremêlées avec du laurier». (*Vie Parisienne*, 2 décembre 1916).

Nous allons atteindre à ces sommets, n'en doutons pas.

Samedi 28 octobre 1939

Cher Pierre, nous donnerons tout de même un bon point à la poste aux armées. Je reçois aujourd'hui deux lettres des armées, venues en 3 jours (dont la tienne). Et *J.S.P.* de la semaine, ce qui ne m'était jamais arrivé (la censure a blanchi *toute une page* paraît-il, je me demande ce qu'il y avait !). Et les lettres de Paris mettent deux jours. Et on a rétabli les permissions. Et on trouve *J.S.P.* à Saverne et à Ingwiller.

Ça, c'est très bien. Pour moi je n'ai point l'outrecuidance de me considérer comme un combattant, oh ! non. Mais il est satisfaisant de penser qu'on a enfin un repère dans la suite des jours. J'ajoute que, contrairement à toi, étant célibataire, l'un des plus jeunes, etc... je suis assuré de partir aux environs du 15 février, ce qui est loin. Mais l'essentiel est d'avoir un but dans l'existence. Ce n'est pas comme ce pauvre Rebatet. C'est plus fort que moi, son aventure m'amuse prodigieusement. Je ne lui dirai pas, parce que je l'aime bien.

Je suis content que tu me dises que l'idée de couper l'Allemagne en rondelles est perceptible à tous. C'est aussi mon impression. Elle est partagée par le plus «combattant» de mes relations. Henri Bardèche, brigadier de cavalerie d'un groupe de reconnaissance, actuellement sur la frontière belge à creuser des trous, après avoir été en Sarre. Il me donne des tas de tuyaux sur le moral des troupes, et en particulier leur fureur devant la presse, et leur curiosité à l'égard de l'absence totale d'Anglais. Ils trouvent qu'on exagère beaucoup en parlant des Anglais — et il n'a pas tort. Le battage qu'on fait autour des corps de débarquement est ridicule. Il vaudrait mieux dire qu'il n'y a pas d'Anglais en ligne, et qu'il y en aura, et qu'ils se sont fait tuer en grande quantité pendant la dernière — toutes choses exactes. Mais quand on dit : ils se battent et que personne n'en a vu, c'est de la très mauvaise propagande. Quand M. Belisha se vante de n'avoir pas perdu un seul de ses magnifiques 150.000 hommes, les gars qui reviennent de Sarre la trouvent *très* mauvaise. Mais allez faire entendre ça à l'imbécillité de la presse ! Ils finiront par créer un esprit anti-anglais qui n'existait pas.

A par ça, j'ai vu un Anglais. Comme nous allons de mondanités en mondanités, j'ai vu tout à l'heure le duc de Winsor. Il est petit, tout petit, et il ressemble de plus en plus au Rigadin de notre enfance.

Bien affectueusement, cher Pierre, à bientôt.

Robert B.

Samedi 4 novembre 1939

Cher Pierre, je suis bien content d'avoir reçu ta lettre. Il y a des jours où, sans raison particulière, on trouve que les choses vont mal. Aujourd'hui est un des ces jours. J'ajoute que mon sort paraîtrait enviable à beaucoup, *avec une entière raison*, et que j'aurais vraiment honte de me plaindre. Ce n'est pas de moi d'ailleurs que je me plains, mais de la situation générale, et de l'absurdité de bien des choses. Bref ta lettre m'a fait grand plaisir. En plus, elle est écrite du 1^{er}, et M. Jules Jullien fait des folies !

Oui, moi aussi j'ai été bien stupéfait d'apprendre les déjeuners du Caudillo. Mais quoi, il faut prendre les hommes comme ils sont. Les articles du Caudillo dans *J.S.P.* sont admirables et d'une rigueur dans la ligne à quoi Lèbre lui-même ne trouve rien à redire, et moi encore moins. Il attaque Kérillis avec une verve parfaite, il crie avec nous ou à notre place : «Sus, et pas de quartier». Il s'occupe en outre avec ardeur de *J.S.P.* et c'est lui qui fait les remarquables et objectifs comptes rendus militaires que l'on publie de temps en temps sous forme de revue de presse. Donc, il faut bien lui pardonner ses mauvaises fréquentations. Mais tu comprendras pourquoi je suis toujours un peu inquiet.

Oui, je suis assez bien informé sur *J.S.P.* On m'écrit de toute part, je pose des questions, je devine des choses. C'est un moyen parfait de se tenir au courant. Et je suis plein de sympathie croissante pour nos amis qui font ce journal, un bon et brave et excellent journal. Le Big devient grandiose. Quant à Lesca, je m'en

tiens à la formule de Claude Roy¹⁵ : Dieu le Père dans un «*Verts Pâturages*» qui serait joué par des blancs.

Pas revu Chamson. Il doit être l'auteur des récits héroïques qu'on lit dans les journaux. «Alors, la chose devient encore plus sublime...». Tu me vois écrivant comme ça ? Rassure-toi, il y a peu de chances pour que ça m'arrive. Je sais opposer à toute chose une force d'inertie étonnante, bien que je subisse, sur ce sujet, bien des assauts. Maintenant, il y en a un d'un nouveau genre : on veut me faire diriger un journal. J'ai déclaré que de tels journaux n'ont de prix que s'ils ne sont pas officiels. Mais peut-être s'agira-t-il d'un vrai journal, vraiment *imprimé*. Alors, je céderai peut-être, pour le plaisir de retrouver une imprimerie. Mais les militaires sont gens curieux : ils veulent absolument utiliser mes «talents». Et figure-toi qu'ils comprennent très bien l'existence des patriotes et l'existence des anti-patriotes. Mais qu'un nationaliste ne soit pas Déroulède, au fond, ça leur échappe. Qu'on fasse de l'objection de conscience aux récits patriotiques (moi, très sérieusement je ne *pourrais* pas écrire un récit larmoyant sur un type que j'aurais vu amoché, ou même se conduire de façon admirable), ça leur paraîtrait volontiers suspect.

Un journal, moi, je veux bien faire un journal humoristique. Mais déjà on parle d'y mettre de quoi remonter le fameux moral — qui n'a aucun besoin de ça. Alors merde ! Qu'on me fiche la paix. Dire que tous ces excellentes gens croient me faire plaisir en me proposant de concurrencer Chamson et Dorgelès.

Laubreaux et Henri Poulain se sont mis en tête de me faire avoir le Prix Goncourt... par René Benjamin¹⁶. Elle est bonne. Ça me satisferait pleinement : 1) c'est un roman fasciste, 2) grosse réclame pour *J.S.P.*, 3) certainement j'en aurais des avantages considérables, et, pour commencer, une permission. Je te dis très franchement que je n'ai jamais couru après les récompenses officielles, mais cette fois-ci, ça me plairait. Evidemment, il n'y a rien de fait, mais c'est un noir projet d'H. Poulain, qui se morfond toujours au dépôt à Versailles, en faisant des lectures de «*Bagatelles*».

Je t'embrasse bien affectueusement.

Robert

Notes :

¹ Allusion au voyage de Robert Brasillach au Congrès de Nuremberg en 1937 : il avait été frappé par le désordre de l'organisation allemande.

² Collaborateur de *Je Suis Partout* dont Robert Brasillach était le rédacteur en chef et P.-A. Cousteau l'un des principaux rédacteurs. Lesca était le directeur du journal, Poulain le secrétaire de rédaction et Dorsay (Villette) le chroniqueur de politique intérieure. Gaxotte écrivait jusqu'à la déclaration de guerre la plupart des *leaders* du journal.

³ Allusion au voyage commun de P.-A. Cousteau et Robert Brasillach en mai 1938 en Espagne pour le défilé de la Victoire.

⁴ Mots espagnols que Cousteau et Brasillach s'amusaient à répéter après leurs voyages en Espagne. *Paco* était le surnom de Cousteau qu'on appelait P.A.C., de ses initiales (Pierre-Antoine Cousteau) et *tiroteo* désigne un tir sporadique d'une tranchée à l'autre.

⁵ C'est-à-dire dans la presse.

⁶ Abréviation familière de *Je suis partout*.

⁷ Abréviation familière pour *L'Action française*.

⁸ Henri Bardèche, brigadier dans G.R.C.A. (cavalerie motorisée).

⁹ Président du Conseil de Roumanie qui s'était chargé de l'assassinat de Codréanu et de ses camarades de la Garde de Fer alors emprisonnés (novembre 1938). Il venait d'être tué dans un attentat. On sait que Robert Brasillach ignore à cette date les circonstances de la mort de Codréanu, grande figure héroïque qu'il admirait beaucoup.

¹⁰ *L'Anthologie du bourrage de crâne*, rubrique instituée par Laubreaux dès les premiers jours de la guerre.

¹¹ Associé de Lesca et propriétaire avec lui de la plus grande partie des actions de *Je suis partout*. Il avait été un ardent franquiste, d'où le nom de *requete* (nom des volontaires carlistes de Navarre) qui lui est donné ici.

¹² Léon Bailby, alors directeur du quotidien *Le Jour* après avoir été longtemps directeur de *Intransigeant*.

¹³ Manuel Aznar, journaliste espagnol, avait donné des articles et des interviews à *Je suis partout* pendant la guerre d'Espagne.

¹⁴ Surnom qu'on donnait à Pierre Gaxotte, rédacteur en chef et animateur de «l'équipe».

¹⁵ Alors collaborateur assidu de *Je suis partout* et chargé d'une sorte de secrétariat auprès de Robert Brasillach.

¹⁶ Pour *Les Sept Couleurs*, le dernier en date des romans de Robert Brasillach.

NOS DEUILS

Nous avons appris avec peine la mort, à 81 ans, de **Germaine WERRIE** (décédée le 24 février 1996), fidèle ARB dont le mari Paul WERRIE, grand écrivain exilé auquel Jean DEVYVER a consacré de nombreux articles, ainsi que Robert POULET furent affiliés en 1964 par notre président belge. Tous trois furent très actifs dans l'association. *Rivarol* a rendu hommage à notre ARB dans son numéro du 1^{er} mars 1996.

François GENOUD, celui que les médias avaient surnommé «le banquier noir», nous a quitté à l'âge de 81 ans le 30 mai 1996. Vieil ami de Pierre FAVRE, François GENOUD, qui était depuis de longues années un fidèle des ARB, s'est donné la mort en présence de ses proches, comme il l'avait annoncé, estimant que son âge et son état de santé ne lui permettaient plus de vivre dans la dignité qu'il s'était donnée. Pierre PEAN lui a consacré en 1996 une biographie honnête, quoique lacunaire. Nous lui rendrons hommage dans le prochain bulletin aux côtés de Max-Marc THOMAS, la place nous manquant dans ce numéro.

Très malade depuis plusieurs années et placé dans une maison de retraite, **Marc ODELET** a lui aussi entrepris son dernier voyage en 1996. Figurant en 1950 parmi les premiers adhérents de l'association, ce citoyen genevois a assumé la charge de vice-président des ARB pour la Suisse dès le 5^e numéro des *Cahiers* en 1955, charge qu'il conservera, symboliquement vers la fin, jusqu'en 1993, avant d'être remplacé par Pierre MAUGUE.

**Robert Brasillach
l'H tel Drouot**

La plus extraordinaire collection de livres et manuscrits de Brasillach (F. Bergeron, *Présent*, 14.10.96)

La bibliothèque de Me Charles Filippi ressemble à la mienne : les bons auteurs y sont en nombre, et Robert Brasillach tient une place centrale. Mais là où la bibliothèque de Charles Filippi diffère d'une bibliothèque ordinaire, c'est que ses livres sont le plus souvent des éditions originales, sur grand papier, magnifiquement reliées, dédiées à lui-même

ou à des personnalités du siècle. (...) Jamais un tel rassemblement de livres des écrivains de la droite n'avait été présentée en salle de vente. Jamais une aussi belle bibliothèque consacrée essentiellement à Robert Brasillach n'avait été soumise aux feux des enchères. [...]

L'ensemble des textes de Brasillach ont été reliés par J.-P. Miguet en maroquin citron ou crème, souvent triplés de box rouge. Chaque volume à nerfs saillants est protégé par une chemise et un étui.

Voici d'abord *Présence de Virgile* (1931). L'exemplaire est enrichi d'une dédicace à Buriot-Darsiles. Un article relié en tête du volume donne la biographie de Buriot-Darsiles, président du «Goethe Institut» pendant l'Occupation, et assassiné à Moulins en 1944 [...]. L'édition du *Voleur d'étincelles* (1932) est dédiée au colonel Larpent. [...]

Portraits (1935) est enrichi d'une dédicace, et relié avec un feuillet autographe sur Paul Morand [...]. *L'Histoire du cinéma* (1935) est présenté avec une double dédicace de Bardèche et Brasillach, et quatre feuillets manuscrits de Brasillach [...].

Citons encore *Poèmes* (1944) du service de presse, dédiés à Paul Valéry [...]. L'édition 1946 des *Poèmes de Fresnes* est la vraie édition originale qui, comportant beaucoup de fautes et de coquilles, fut détruite sur demande de la famille. D'où sa grande rareté. [...] *L'Anthologie de la poésie grecque* est présentée avec trois feuillets manuscrits de Brasillach contenant des traductions d'auteurs grecs [...].

La vente Filippi comporte également treize manuscrits de Brasillach : neuf poèmes de jeunesse, les premiers chapitres de *Présence de Virgile*, les ébauches de d'oeuvres inachevées [...], un texte sur «Charles Maurras polémiste» [...].

Enfin quatre des chapitres des *Dictateurs* figurent en quatre reliures demi-maroquin rouge, dans leur version manuscrite. *Les Dictateurs* est un livre de Jacques Bainville publié en 1935. Lucien Rebatet avait révélé dans *Les Décombres* que lui-même et Robert Brasillach avaient été les «nègres» de Bainville pour ce livre. [...]

Succès inouï pour une vente qui ne l'était pas moins (Francis Bergeron, *Présent*, 28.10.1996)

(...) pourquoi Charles Filippi vend-il sa bibliothèque ? La réponse, Me Filippi me l'a donnée le mercredi 18 octobre, à l'Hôtel Drouot, alors que la vente de sa bibliothèque allait commencer : – *Parce que j'ai 83 ans et que je n'ai pas d'enfants. parce que je préfère que chacun de mes livres gagne désormais les bibliothèques d'amoureux des livres, comme moi.*

Pendant deux heures, ce mercredi-là, deux cents livres exceptionnels ont donc été dispersés aux enchères. Dans la salle, avaient pris place de nombreux amis de Robert Brasillach, puisque les pièces les plus exceptionnelles : livres, manuscrits, lettres, concernaient le poète assassiné. On reconnaissait par exemple, très entourée, Anne Brassié.

Très vite, il est apparu que les estimations de l'expert Pierre Meaudre, pourtant élevées, voleraient en éclats.

– C'est logique, expliquait Louis de Condé, libraire à Vichy : la plupart de ces livres ont des reliures de qualité. Et le fait qu'ils proviennent d'une bibliothèque prestigieuse, avec leur ex-libris, les rend d'autant plus désirables.

On attendait 3 500 F de *Présence de Virgile* (édition originale en maroquin crème, avec un manuscrit de Brasillach relié en tête) : il fit 5 500 F. On attendait 4 000 F ou 5 000 F du *Voleur d'étincelles* dédié au colonel Larpent. Il fit 15 000 F. On attendait 4 000 F de *Portraits*, avec un feuillet autographe de Brasillach sur Paul Morand. Il fit 10 000 F. *L'Histoire du cinéma* dédiée était enlevée à 14 000 F, *Le Marchand d'oiseaux* à 18 000 F, *La Conquérante* dédiée à 10 000 F, les *Poèmes* des Editions Balzac (1944) dédiés à Paul Valéry : 9 000 F, la vraie édition originale des *Poèmes de Fresnes* à 9 000 F, l'édition originale sur grand papier de *Six heures à perdre* (1953) à 6 800 F. (...)

Mais voici les trois records de la soirée : 23 000 F pour *Le Marchand d'oiseaux* dans une édition de 1958 superbement reliée par J.-P. Miguet, 26 000 F pour *Les Sept Couleurs*, avec envoi autographe de Robert Brasillach, les plats ornés d'un superbe décor mosaïqué, et enfin 29 000 F (sur une estimation de 12 000 à 15 000 F) pour l'édition originale sur grand papier, avec jolie dédicace, de *Comme le temps passe*, qui fait partie des chefs-d'œuvre de la littérature française de ce siècle. D'où cette cote extraordinaire pour un ouvrage broché, paru en 1937.

Les manuscrits de Robert Brasillach eurent également un énorme succès. Car il fallut 9 500 F à un amateur pour s'offrir des *Vers de jeunesse* de Brasillach (estimation : 2 000 F / 2 500 F), 6 000 F pour 16 feuillets sur Virgile, 25 000 F pour 151 feuillets sur Pierre Corneille, 14 000 F pour un lot de lettres à Charles Maurras et quelques autres.

Une lettre de Céline à Brasillach, très amusante, partit à 15 000 F (estimée 7 000 / 8 000 F).

[...] une très belle édition de *Venises*, par Paul Morand, enrichie d'un manuscrit autographe de Robert Brasillach «Paul Maurand» partit à 25 500 F [...]

[...] Georges Chamboulive, [...], repartit avec un manuscrit de Maurice Bardèche «Une autre image de Robert Brasillach», qui avait été publié dans *Rivarol* du 1^{er} février 1985, à l'occasion du trentième anniversaire de l'assassinat du poète (2 000 F), la librairie «Les Oies sauvages» de notre ami Vidal s'offrait une brochure *Le Paris de Balzac*, texte de Brasillach publié en 1984, inédit jusqu'à cette date (400 F). [...]

La meilleure affaire de la soirée ? 3 500 F – seulement, serait-on tenté d'écrire – pour les épreuves corrigées par Brasillach lui-même du texte ayant servi à imprimer l'édition originale de *La Conquérante*. L'heureux acheteur est un garçon de 24 ans. «Brasillach, je ne l'avais qu'en livre de poche. Je suis particulièrement ému de cette acquisition.» Comme on le comprend !

Les Cahiers de bédésup, magazine de l'image et de la B.D. (B.P. 14, 13234 Marseille cedex 4) nous offrent successivement trois numéros exceptionnels essentiellement consacrés à des aspects inédits ou volontairement occultés de l'œuvre de Hergé.

Le n° 70/71 (1995, FRF 140.-), sous-titré *Tintin et les antifachos*, porte en couverture la reproduction d'un chromo en couleurs publié en 1953 dans la collection *Voir et savoir* (éd. Lombard) consacrée à l'aviation dans la guerre de 1939-45. Pour être insolite, cette vignette dessinée par Hergé n'en est pas moins authentique, puisqu'on y voit Tintin en uniforme de jeune Hitlerjugend lisant un manuel de pilotage de la Luftwaffe ! Insolite, en effet, cette image sortie à peine cinq ans après la fin de la guerre serait surtout inconcevable aujourd'hui. Hormis un chapitre consacré à Paul Jamin, à qui nous rendons par ailleurs hommage dans ce bulletin, nous trouvons la reproduction de nombreux articles de presse, de pastiches, d'interviews, mais d'abord la suite du «Dossier H», Hergé décodé par C.A. Hugins, qui se penche sur le décryptage du *Sceptre d'Ottokar* et effectue de troublants rapprochements entre la mystérieuse Syldavie et... la garde de fer de Codréanu. Nous sommes là bien loin des très conformistes et «politiquement correctes» interprétations que nous livre le sieur Assouline dans sa récente biographie «autorisée» du père de Tintin, ouvrage qui malgré les nombreuses sources citées (seule raison qui pourrait à la rigueur vous inviter à faire la dépense), ne mentionne pas une seule fois les travaux conséquents publiés au fil des ans par *bédésup*.

Le n° 72/73 (mars 1996, FRF 110.-) s'ouvre sur une rencontre avec Michel Gourdon, auteur de nombreuses et fascinantes couvertures des célèbres collections du *Fleuve noir*. Et puis, bien sûr, la suite du «Dossier H» : *Le sceptre d'Ottokar : La clé de l'énigme*, qui rappelle notamment l'importante contribution d'Edgar P. Jacobs, le père de Blake et Mortimer, à cet album phare des aventures de Tintin. Une nouvelle grille d'interprétation sur la Syldavie, mais également sur les *Le secret de la Licorne* et *Le trésor de Rackham le Rouge*.

Le n° 74/75 (2e sem. 96, FRF 140.-) publie plusieurs passages inédits de *Tintin, mon copain...*, le dernier livre de Léon Degrelle attendu depuis cinq ans et qui confirme l'amitié étroite qui unissait Degrelle et Hergé, contrairement aux affirmations du biographe «autorisé» que nous citons plus haut. Photos à l'appui, on vérifiera que la houppette et les pantalons de golf de Tintin doivent tout à Degrelle, auquel Hergé n'a pas hésité à rendre hommage pour son courage sur le front de l'Est. Par ailleurs, le 3e chapitre

Journaux, livres, revues, associations...

de «Hergé décodé» établit que tous les albums de Tintin ont eu pour scénaristes des personnalités existantes. Des Cahiers appelés à faire date !

Kamikazes, le dernier album du dessinateur Dimitri est paru. Après son extraordinaire *Kaleunt*, suivi de *Raspoutitsa* ou encore *Haute mer*, ce grand de la BD européenne nous offre un récit dur et émouvant sur l'aventure des Kamikazes japonais, ces héros de la guerre du Pacifique que l'Histoire, toujours écrite par les vainqueurs, voudrait bien oublier. Tout en tissant la trame de son récit autour d'un jeune aviateur japonais qui accomplira l'ultime sacrifice en se jetant avec son engin sur un navire de guerre américain, Dimitri nous invite à relire la face cachée de l'Histoire. Un prétexte pour dénoncer l'expansionnisme américain dans le Pacifique et expliquer pourquoi la réaction japonaise était à terme inévitable. Une façon aussi de se pencher sur cet épisode tragique d'une guerre déjà perdue, mais que l'éthique des Samouraïs commandera de mener jusqu'à son terme. Dimitri s'explique sur les motivations qui l'ont conduit à dessiner cet album dans un interview paru dans *Présent* du 19 février 1997 et un autre publié en début d'année dans la revue de Bande Dessinée *Véçu* n° 9. Une preuve de plus que la BD est tout sauf un art mineur...

Enquête sur l'Histoire ouvre son n° 17 (1996) sur le dossier Clovis. On lira notamment avec un intérêt particulier: *Des origines au partage de Verdun* par Ph. Conrad, *Le vrai visage de Clovis* par D. Venner, *Nos ancêtres les Germains* par P. Mangué et *Vercingétorix contre Clovis* par A. de Benoist.

Les deux précédents numéros étaient respectivement consacrés à *L'Europe et l'Islam* (n° 15, hiver 96) et à *La guerre d'Espagne 1936-1939* (n° 16, été 96), avec naturellement de nombreuses références à Brasillach. Quant aux derniers numéros, ils se penchent respectivement sur *La France et son armée* (n° 18, nov.-déc. 1996) et *Bonaparte* (n° 19, jan.-fév. 1997).

Imperium: Un groupe de jeunes marseillais fait paraître la revue *Imperium*,

pour une avant garde culturelle & spirituelle européenne (21, rue Bedarrides, 13100 Aix-en-Provence) qui semble prendre la succession de *Combat*. Au sommaire de cette première livraison dont la couverture affiche les portraits de Nietzsche, Evola et Jünger : D'Olympie à Atlant; Stonehenge; Pour un développement économique autocentré; Frédéric List; Rome 4e siècle; Au delà du nationalisme, l'Empire; La Révolution conservatrice allemande.. A noter encore, un dossier sur le peintre hyper-réaliste Olivier Carré, mort tragiquement en été 1994 au volant de sa moto, ainsi que quelques repères utiles pour ceux qui souhaitent mieux connaître le groupe musical LAIBACH, animateur du NSK (nouvel art slovène). Le n° 2 poursuit la thématique commencée dans la première livraison et ne dément pas l'intérêt de cette revue. Enfin, le n° 3 qui vient de sortir avec une présentation encore plus soignée, contient un important dossier sur Julius Evola ainsi que sur la géopolitique.

Faits & Documents : Emmanuel Ratier publie depuis le printemps 1996 une lettre bimensuelle d'informations confidentielles (Faits & Documents, BP 254-09, 75424 Paris cedex 09). Hormis de nombreuses informations politiquement très incorrectes, chaque livraison de *F & D* contient un volumineux dossier dont nous ne pouvons que recommander la lecture. Celui du n° 15 porte sur le financement d'Israël et de l'Entité palestinienne par les puissances occidentales, en tout premier lieu les Etats-Unis.

Céline toujours...: *Le Bulletin Célinien*, dirigé par l'infatigable Marc Laudelout, organise sa traditionnelle journée Louis-Ferdinand Céline le samedi 22 mars, de 14 h. 30 à 19 h. (I.F.G., 37 Quai de Grenelle, Paris 15e) avec pour invité d'honneur: Claude Duneton. Autres participants: Eliane Bonabel (illustratrice des *Ballets* de Céline), Jacques d'Arribehaude (auteur de *Le cinéma de Céline*), Jean-Claude Albert-Weil (auteur de *Sont les oiseaux...*), Nicole Debrie-Le Goullon (auteur de *L'enjeu esthétique de Bagatelles*). Textes de Céline dits par Patrick Ferrette & Richard Demauray. En hommage à Louis Pauwels, récemment décédé, les débats seront suivis de la projection de l'entretien avec Céline à Meudon. (*Bulletin célinien*, B.P. 70, B-1000 Bruxelles 22)

Parution aux éd. Marval d'un nouvel album iconographique consacré à Céline, comportant 30 portraits photographiques sur beau papier couché et 8 pages de biobibliographie. (Volume relié, 64 pages, 13 x 18 cm, FF 85.-; Commande à adresser au *Bulletin célinien*)

Journaux, livres, revues...(suite)

Pour sa part, le *Bulletin célinien* fait paraître un fort instructif *Céline et l'Allemagne (1933-1945). Une mise au point* sous la plume érudite d'Alain de Benoist qui prouve sa grande maîtrise du sujet. Un texte incontournable pour tous ceux qui veulent enfin savoir, en marge des polémiques et attaques à caractère politique dont Céline a fait l'objet, l'accueil que l'auteur du *Voyage* reçut en Allemagne entre 1933 et 1945.

Enfin, sortie chez Perrin & Perrin dans la collection *Ecrivains du siècle*, d'un CD intitulé *Louis-Ferdinand Céline parle* et qui contient : l'entretien de Céline avec L.-A. Zbinden en 1957 pour la Radio-suisse romande («*Ils sont venus prendre une heure de connerie pour la radio suisse*» s'empresse d'écrire Céline à Paraz); «*Céline vous parle*» (disque Festival, 1958); l'entretien à Meudon, presque improvisé, de 1959 avec Marc Hanrez. (Disponible auprès du B.C.)

L'art national-socialiste : Parution chez Gallimard, sous la plume d'Eric Michaud, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Strasbourg, d'un ouvrage essentiel sur la philosophie de l'art sous le national-socialisme : *Un art de l'éternité. L'image et le temps du national-socialisme*. Abondamment illustré, ce livre relève que l'art ne fut pas sous le III^e Reich un simple instrument de propagande au service d'un programme, mais qu'il incarnait tout entier la vision du monde (Weltanschauung) du nazisme et qu'il fut à la fois la raison d'être et la fin d'un régime qui se présentait comme la «dictature du génie». Une référence désormais incontournable sur le sujet.

Dans le même temps, notre ami Dominique Egret publie chez Grabert Verlag un *Arno Breker. Une vie pour le Beau*, un ouvrage iconographique dont l'intérêt, mais ce n'est pas le seul, est de nous faire découvrir de nombreuses photos inédites ou peu connues sur ce sculpteur maudit et son œuvre. Dans son introduction, l'auteur rappelle que Breker est indiscutablement le sculpteur le plus important de la tradition classique du 20^e siècle, surpassé par aucun autre artiste dans la représentation de la beauté suprême de l'homme. Lien entre la statuaire représentée par Rodin et l'école créée par Despiau et Maillol, Breker fut le dernier sculpteur à avoir projeté de nouvelles dimensions dans la figuration plastique de l'homme pour atteindre une maîtrise véritablement incomparable. Une exposition sur l'art des années 30 se tient actuellement à Paris et présente plusieurs œuvres d'Arno Breker.

Contes politiquement incorrects...

Après son *Politiquement correct. Nouveaux contes d'autrefois pour lecteurs d'aujourd'hui*, et fort du succès époustouflant remporté par ce premier essai, James Finn Garner poursuit sa croisade, toujours chez Grasset, avec *De plus en plus politiquement correct*.

Nous savions depuis longtemps que les contes qui ont bercé notre enfance sont incompatibles avec les valeurs fondamentales qui régissent toute société véritablement démocratique. Notre regretté Pierre Gripari avait certainement convaincu les derniers sceptiques en envoyant sa célèbre *Patrouille du conte* au pays de Cendrillon et du Petit Poucet, remettre un peu d'ordre dans cet univers où des princes dirigent leurs sujets sans avoir été élu au suffrage universel et où les ogres mangent des petits enfants au mépris des principes les plus élémentaires des droits de l'homme. Suivant ses traces, James Finn Garner a entrepris de débarrasser les contes «classiques» de leurs préjugés malsains et archaïques, sexistes, racistes, totalitaires et, quelque part, vraisemblablement fascistes, par une réécriture politiquement correcte de cette littérature pernicieuse. Redécouvrez ainsi la version purifiée du Petit Chaperon Rouge, des Trois Petits Cochons, de la Cigale et la Fourmi, ou encore de Blanche-Neige et les sept nains, pardon, de Blanche-Neige et des sept hommes à la verticalité contrariée.

L'Affaire Touvier... Pendant près de vingt-cinq ans, l'affaire Touvier aura défrayé la chronique avec un seul objectif : faire le procès de Vichy. Celui-ci n'a finalement pas eu lieu et Paul Touvier est mort en prison dans l'indifférence générale après une parodie de procès. Pourtant, le 13 avril 1992 la Chambre d'accusation de la Cour d'Appel de Paris rendait une décision courageuse en prononçant un non lieu à l'égard de l'ex-milicien, le libérant de tous les chefs d'accusation portés contre lui. Le tintamarre médiatique organisé contre cette décision de justice aboutira à son annulation et à la condamnation de Paul Touvier pour «complicité de crime contre l'humanité». Ce véritable procès en sorcellerie, va créer un être mythique, fantasmagorique, échappant à toute réalité, pour les besoins d'une vaste entreprise de culpabilisation collective. Dans sa construction judiciaire et sa structure inquisitoriale, le procès Touvier marque une dérive inquiétante du système judiciaire français, violent, au terme d'un tripatouillage juridique sans précédent, quelques uns des principes fondamentaux qui assuraient la sécurité

du droit, comme la notion de non-rétroactivité d'une norme pénale. Par son mécanisme, le procès Touvier n'est malheureusement pas sans rappeler l'arbitraire des procès de l'épuration qui ont vu Brasillach et tant d'autres condamnés pour... intelligence avec l'ennemi.

Pour nous aider à mieux cerner les enjeux réels de ce procès, le journaliste Jean-Claude Valla, directeur de *Minute* et de *La lettre de Magazine Hebdo*, auteur de plusieurs ouvrages historiques, vient de publier une *Affaire Touvier. La contre-enquête* aux éditions du Camelot. L'auteur replace Paul Touvier dans sa dimension humaine, explique son rôle et son itinéraire au sein de la Milice de Lyon et dénonce, à contre-courant de l'idéologie dominante, les innombrables violations du droit et le montage politico-judiciaire qui ont permis sa condamnation en 1994. L'ouvrage est illustré de plus de cent vingt photos ou documents souvent inédits, parmi lesquels des lettres que Touvier reçut à la prison après son procès. Ainsi, une enseignante de 30 ans terminait son courrier par ces mots : «*Ce sera un jour le «jugement des juges» comme l'écrivait Robert Brasillach qui fut, lui aussi, une victime expiatoire.*»

A lire également : *Non-lieu pour Paul Touvier* par André Chelain (éditions Polémiques, 1992), qui reprend notamment le texte intégral de l'arrêt du 13 avril 1992, *L'affaire Touvier. Chronique d'un procès en idéologie* par Me Jacques Trémolet de Villers (éd. Martin Morin), avocat de Touvier, qui reproduit la chronique et le déroulement des audiences du procès à travers les témoignages, les interventions des parties civiles ou du ministère public et enfin la plaidoirie de la défense.

L'Association Les Amis de Pierre Gripari (B.P. 329.16, 75676 Paris cedex 16) dirigée par notre ami Gilles Bourquin et dont nous avons annoncé la naissance dans une précédente livraison, vient de publier le 10^e numéro de son bulletin. Une bonne raison, pour les inconditionnels de l'auteur de *Les contes de la rue Broca* de soutenir cette heureuse initiative.

Pour l'occasion, ce n° 10 souligne deux parutions importantes : Tout d'abord, *Le Tombeau de Pierre*, ouvrage collectif publié par Vladimir Dimitrijevic à *L'Age d'Homme*, dans lequel les amis de Gripari lecteurs, libraires, écrivains (parmi lesquels figurent notamment nos ARB Pierre Monnier, Pol Vandromme et le Dr Merlin), illustrateurs, éditeurs lui rendent un respectueux hommage, cinq ans après sa disparition. Ensuite, *Le devoir de blasphème*, formule très griparienne, recueil d'articles publiés par

Journaux, livres, revues...(suite)

les *Editions du Labyrinthe* et qui se compose en trois parties : philosophie, esthétique, critique. Parmi ces textes, on ne peut manquer de remarquer l'intervention de Gripari lors du XX^e colloque du GRECE en 1986, *Le défi de Disneyland*, année durant laquelle le querelle déclenchée par le projet du méga-parc d'attractions battait son plein. Gripari défend ici avec conviction le dessin animé traditionnel américain d'avant-guerre, où l'on retrouve souvent une communauté de culture avec la vieille Europe à travers par exemple les contes de Grimm, contre Disneyland, production crétinisante et mercantile de l'univers yankee dans lequel les personnages «ne sont plus des monstres amusants, ce sont des monstres tout courts, des monstres laids, voraces, vaguement effrayants dans leur fausse vivacité, leur fausse gentillesse, des créatures de cauchemar, d'une vulgarité sournoise, poisseuse, sucrée, décourageante...». «Blanche-Neige, écrivait déjà Brasillach dans son *Histoire du Cinéma*, n'est qu'une poupée américaine, un peu vulgaire pour notre goût, mais les trésors du film étaient suffisants pour nous émerveiller.»

Antoine de Rivarol et l'émigration, publié par Henry Coston (BP 92.18, 75862 Paris cedex 18; 86 pages, FRF 60.-), contient la réimpression de l'ouvrage intitulé *Histoire de Coblenz et de la Révolution des Français*, paru à Londres en 1795 et généralement attribué à Rivarol, l'un des maîtres à penser de la Contre-Révolution. Il n'avait jamais été réédité à ce jour. Précédé d'une longue présentation de Henry Coston, ce texte présente ce que fut Coblenz et ses émigrés. Ni tout à fait comme les historiens monarchistes les ont présentés, ni comme les historiens «officiels» les ont décrits.

Fidèle au Roi et à la monarchie, Rivarol n'en est pas moins resté un penseur libre et son esprit critique s'est exercé à l'endroit des chefs de l'émigration de Coblenz et du duc de Brunswick, dont le fameux «manifeste» provocateur dressa la grande majorité des Français contre Louis XVI. L'occasion pour Coston de dresser le portrait d'un Rivarol tant décrié par les héritiers des Jacobins, à commencer par Pierre Larousse, l'auteur du fameux dictionnaire dont les 17 volumes parurent au XIX^e siècle.

L'Age d'Or des années noires (Le cinéma arme de guerre ?), également publié par Henry Coston (128 pages, FRF 75.-), est le premier tome des

mémoires de cet écrivain qu'il n'est plus besoin de présenter à nos lecteurs. Mettant à mal un des nombreux mythes d'après-guerre, Coston rappelle que la période 1940-1944, loin d'avoir marqué en France un temps d'arrêt dans le domaine cinématographique, fut au contraire une époque particulièrement florissante du cinéma français qui produisit 220 films, dont bon nombre de chefs d'œuvre. Le livre relate ensuite la colonisation du cinéma mondial par Hollywood, sujet que le cinéaste Claude Autant-Lara a largement développé dans plusieurs ouvrages que nous recommandons. Enfin, et surtout, il fourmille d'une multitude de détails et anecdotes peu connus sur la période 1933-1939, sur la drôle de guerre, sur les années noires de l'occupation, sur les sanglantes septembrisades qui ont atteint cent mille Français au moment de l'épuration. Sa lecture permet de comprendre que le film est une arme de propagande formidable et de savoir qui s'en sert. On découvrira ainsi avec intérêt le rôle joué par certains Francs-Maçons dans le 7^e art...

Vouloir, revue culturelle pluridisciplinaire publiée par le Belge Robert Steuckers (BP 55, B-1190 Vorst/Forest 1) ne dément pas l'intérêt que nous lui portons, avec près de 140 numéros parus à ce jour ! Une lecture indispensable pour tous ceux qui s'intéressent à la géopolitique, à la Révolution conservatrice et aux nouveaux visages du nationalisme dans les pays de l'Est. Le n° 6 (nouvelle série) consacre son dossier central à la Russie, le n° 7 au retour du concept de communauté, notamment en Amérique, et le n° 8 à la Révolution conservatrice, principalement en Allemagne.

Nouvelles de synergies européennes, organe européen d'informations et d'analyses, est un bulletin mensuel publié par la revue *Vouloir*. Les sujets abordés sont proches de ceux traités par *Vouloir*, mais à la différence de celle-ci, ce supplément se veut d'abord une revue de réflexion politique et culturelle en prise directe avec l'actualité. Parmi les thèmes abordés au cours des derniers numéros : les droites russes, Croatie militaire et nationalisme allemand, les sectes, l'Islam et les élections en Turquie, la future Révolution conservatrice russe, réflexions sur l'inégalité, Etats-Unis : puissance ou chaos ?, l'Europe des régions, la nouvelle culture russe, les Balkans, entretien avec le Général Lebed, critique du libéralisme, le terrorisme, du déclin des mœurs politiques, les théories conspirationnistes, la ville nouvelle : vecteur de contre-

civilisation, l'Occidentalisme selon Zinoviev, Caucase, Jérusalem...

The Scorpion (BCM 5766, London WC 1, Angleterre), la très intéressante revue dirigée par Michael Walker, semble avoir retrouvé son rythme de parution et nous envoie les derniers numéros parus. Au sommaire de ces livraisons : *The two faces of socialism*, *The State ?*, *The Age of Aquarius*, *The dream of Empires*, *The power and the glory*. Le n° 18 qui vient de paraître contient également un article, hélas trop court, sur H. P. Lovecraft.

Identité (4, rue Vauguyon, 92210 Saint-Cloud), revue d'études nationales proche du Front national et dirigée par Jean-Claude Bardet, a repris sa parution après plus de deux ans d'interruption. Et c'est tant mieux, car le n° 23 s'ouvre sur un dossier dont le sujet, déjà largement débattu par la Nouvelle Droite, est néanmoins loin d'être épuisé : *L'Amérique, adversaire des peuples*. Au sommaire : *Le bras armé du Nouvel Ordre Mondial* par Jean-Marie Le Pen; *Les mythes de la Terre promises* par Didier Lefranc; *La vassalisation du monde* par Yvan Blot; *La nouvelle Babylone* par Pierre de Meuse; *L'espoir : les peuples* par Charles Marjolaine, *Etat de droit ou totalitarisme* par Sébastien Lenormand. Un numéro à méditer...

Notons en passant que le n° 31 de *Manière de voir*, publication trimestrielle dépendant de *Le Monde diplomatique* a consacré son dossier d'août 96 au *Nouveau modèle américain*. De son côté, *Géopolitique* se penche, dans sa livraison de l'automne 96, sur *L'Ordre américain*.

Haro, c'est fini. Vive **Culture normande** (Le Gab - Les Bruyères, F-27290 Ecaquelon) qui sort son n° 1 sous la direction de Didier Patte, mais toujours dans l'esprit de *Haro*, première publication du Mouvement de la Jeunesse de Normandie née en 1969. Au sommaire de ce numéro, l'armorial de quelques grandes familles normandes et de nombreuses informations sur l'actualité de la culture normande.

Terre et Peuple (route de Genas, F-69100 Villeurbanne), bulletin de l'association du même nom fondée par Pierre Vial, améliore résolument sa présentation, ce qui tend à prouver que ce cercle se porte bien et répond à une véritable attente de ceux qui adhèrent à ses objectifs : recréer des liens communautaires en prise avec le réel. Au programme des activités, conférences, randonnées et journées culturelles (visites de musées, cathédrales, lieux sacrés,...). Des sections se montent un peu partout en France. Bonne chance !

Hommage à Paul Jamin

UN CARICATURISTE GENIAL par Jean Devyver

La Belgique, pays de peintres, n'a guère produit de grands dessinateurs. Nous n'avons eu au 19^e siècle ni un Daumier ni un Forain, pas même un Raffet ou un Gavarni. La caricature politique, en particulier, a été trop souvent abandonnée chez nous à des crayons épais et sans esprit. Après la Grande Guerre, à l'époque des élections, les murs se couvraient d'affiches illustrées dont la navrante platitude se retournait contre ceux qui les publiaient.

Aussi n'est-il pas exagéré de dire que l'apparition de Paul Jamin (1911-1995), en 1930, est un phénomène nouveau et imprévu dans la vie politique belge. C'est que les traits dont *Jam* crible ses victimes sont envoyés avec tant d'à propos qu'ils resuscitent aussitôt les situations burlesques auxquelles ils se rapportent.

Jam possède la vertu majeure du vrai caricaturiste : ses trouvailles sont d'une cocasserie tout à fait inattendue sans jamais donner cette impression de laborieuse recherche, qui enlève toute efficacité aux productions de tant de dessinateurs en mal d'humeur. Ajoutons que malgré l'acuité de la satire, l'artiste reste sans cesse animé d'une bonne humeur juvénile et communicative. Ses caricatures demeurent franchement comiques.

Die Vorstellung der USA.-„Lufthelden“



CE SONT LES HÉROS LES PLUS REPUTÉS DE CHICAGO,
AUSSI LES JEUNES-HOMMES DANS LES BOMBARDIERS !

11 avril 1943

Quant à la forme même de ces dessins, elle est d'une simplicité absolue. Toute recherche d'ordre artistique est soigneusement bannie. *Jam* ne se laisse pas détourner de son but pour s'essayer à des effets esthétiques : tout est

subordonné à la seule ambition de déclencher le rire par les moyens les plus directs, à l'aide d'une écriture qui demeure toujours d'une lisibilité parfaite.

Rebuté par les études classiques, *Jam* fit ses premières armes au quotidien catholique, le *XX^{ème} siècle*. Hergé qu'il avait bien connu dans le scoutisme, lui demandait de l'aider à réaliser *Le Petit Vingtième* dans lequel Tintin faisait une apparition fulgurante qui devait se renforcer par la suite. *Jam* y resta six ans à un salaire dérisoire. Fin 1935, un journaliste du *XX^{ème}* lui conseilla d'aller voir Degrelle qu'il connaissait un peu pour l'avoir vu au journal au moment où il rentrait de son fameux voyage au Mexique. Mais le finaud *Jam* se méfiait du beau Léon à la faconde trop facile et trop catholique à son goût, «super calotin» dira-t-il. Mais Degrelle payait bien et *Jam* venait de sa marier, d'être père de famille et il fit donc des pages de dessins pour *Rex* à 75 FB la page, ce qui faisait monter ses revenus à environ 1'600 FB par mois au lieu du salaire de misère, inférieur au «smig» qu'il gagnait chez les «calotins». Et ce qui devait arriver arriva : le *XX^{ème}* jeta *Jam* à la porte et Degrelle l'engagea au salaire royal pour l'époque de 2'500, puis 3'000, puis 4'500 FB. C'était la manne providentielle pour l'impécunieux et talentueux artiste. Tout naturellement *Jam* participa au lancement du *Pays Réel*, organe du parti rexiste. Il avait alors 24 ans et s'amusait follement, faisant en toute liberté ce qu'il avait toujours rêvé de faire : de la caricature politique. Rappelons que déjà au collège *Jam* croquait féroce ses professeurs et, pour se faire un peu d'argent de poche, vendait trois francs à ses condisciples ses caricatures les mieux réussies. Il arrivait que l'un des abbés qui enseignait à Saint-Boniface tombe sur sa propre caricature au hasard d'une inspection, mais elle était si réussie qu'il ne pouvait s'empêcher d'en rire.

Petit à petit *Jam* devint le complice de Degrelle dont il avait le même âge. Tous deux avaient de la comédie humaine la même approche narquoise et cynique. Plus tard, un journaliste devenu son adversaire politique mais qui demeura son ami (les «fraternels adversaires» ?) lui reprocha sa connivence avec Degrelle. «Comment peux-tu travailler avec ce comédien ?» lui demanda ex abrupto cet ami. *Jam* lui répondit gentiment : «Moi, mon vieux, il n'a sorti du pétrin. La politique, je m'en fous. Je ne crois pas plus à «la révolution

des âmes» (titre d'un livre de Degrelle) que lui. C'est un rigolo.

Die Anwälte und der Mörder



ON NE VOIT PRESQUE PLUS LES TRACES DE SANG -

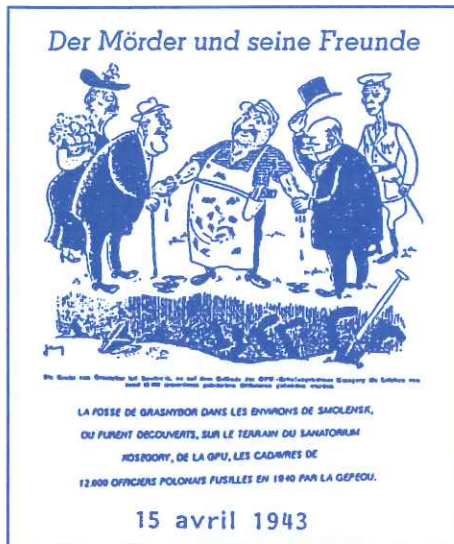
18 avril 1943

Pendant la Seconde guerre mondiale, *Jam* resta fidèle à Degrelle et collabora aux journaux de l'occupation. Pour ce «crime», il fut condamné, le 23 mars 1945, à la peine de mort assortie d'une amende de 5 millions de francs belges (qu'il aurait été incapable de payer !). Son juge lui reprocha d'avoir offert son «talent incontestable» à la presse contrôlée par les Allemands et notamment au *Soir*, au *Pays réel* et surtout au *Brüsseler Zeitung*, où il publia un dessin chaque jour. Mais il eut plus de chance que Robert Brasillach et un peu plus tard il fit l'objet d'une mesure de grâce, comme Robert Poulet. Sa remise en liberté intervint le 29 mars 1951. Même détenu, craignant d'un jour à l'autre d'être passé par les armes, Paul Jamin continuait à dessiner : ses geôliers et ses compagnons d'infortune. Il a eu tout le temps d'affiner encore son style et de perfectionner ses dons remarquables. Il envoya clandestinement des dessins à un hebdomadaire satirique qui venait de paraître : *Pan* (par référence au coup de feu qui frappait certains collaborateurs des Allemands). Il dessina aussi pour *Ciné-Revue* et d'autres journaux belges ou étrangers. Tout cela au nez et à la barbe des épurateurs car il est resté frappé par l'article 123 sexties (fabriqué après la guerre avec effet rétroactif) qui interdit toute collaboration à la presse, à la radio, au cinéma, à la télévision. «Je le viole avec beaucoup de plaisir» confia *Jam* (devenu *Alidor*). Notre ami précisa : «Je n'appartiens à aucun groupe, à aucun parti, à aucune maçonnerie, à aucune église, ne combattant pour aucune cause,

Hommage à Paul Jamin (suite)

sauf celle du Football Club de Dînez (Houffalize) dont je suis un ardent supporter».

En janvier 1942, Paul Jamin eut l'occasion de rencontrer Robert Brasillach venu faire une conférence à Bruxelles. Il dîna avec lui et d'autres amis, à la «Taverne Royale».



En avril 1990, n'étant plus en accord avec la nouvelle conception de l'hebdomadaire *Pan*, Paul Jamin quitta ce journal : «De ma pleine volonté», précise-t-il, ajoutant du haut de ses 78 ans ne pas se sentir gâteux et encore bon pour le service. *Jam-Alidor* avait fait son entrée dans les colonnes de *Pan* le 1^{er} novembre 1950, se moquant éperdument des interdits judiciaires ubuesques. C'est justement dans un nouvel hebdomadaire satirique intitulé *Père Ubu* qu'il poursuivit sa brillante carrière en plus d'autres collaborations dont le quotidien flamand *De Standaard*. Des galeries d'art organisèrent même des expositions de ses œuvres principales. C'est ainsi que le public admira le talent d'Alidor dans le monde entier. Ses dessins ont été régulièrement reproduits dans des journaux d'Europe occidentale, des États-Unis, d'Australie, d'Afrique du Sud, d'Amérique Latine, etc. Belle revanche contre un destin un moment contrarié.

Ses albums d'avant guerre valent une fortune (quand on les trouve chez les bouquinistes) et l'un de ceux signés Alidor (*Touche pas à mon Roi*) a été préfacé par feu Jean Gol, Ministre d'Etat libéral de confession juive. Ne dissimulant pas sa vive admiration pour l'illustre caricaturiste, Jean Gol écrivit que «*Touche pas à mon Roi* n'est pas qu'un livre drôle, c'est un livre tendre».

A la mort de Paul Jamin, en février 1995, le directeur de *Père Ubu* a écrit : «Alidor a vu, avec une certaine

ironie, passer sur l'autre rive tous ceux qui l'avaient condamné à mort il y a un demi-siècle».

Par ailleurs, *Alidor* ne cachait pas son admiration et son affection pour Robert Brasillach. Ses cartes illustrées, destinées à ses amis et connaissances, portaient souvent une pensée du poète de Fresnes. Anecdote comique : peut-être avant sa mort *Alidor* reçut d'un ministre peu cultivé, dont nous aurons la discrétion de taire le nom, un mot remerciant «Monsieur Robert Brasillach, rue Camille Lemonnier à Bruxelles» de ses bons vœux. L'excellence n'avait remarqué que le nom de Brasillach.

Alidor répétait souvent qu'un bon caricaturiste ne devait pas seulement avoir un bon coup de crayon, mais qu'une vaste culture générale, une vive curiosité étaient indispensables pour réaliser une œuvre qui défie le temps.

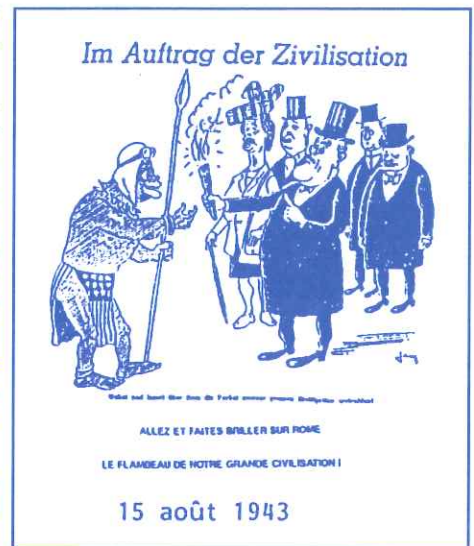
Dans son ultime message daté du 19 octobre 1994, Paul Jamin nous rappela la pensée de Saint Clément d'Alexandrie (lettre à Origène) : «Rire et faire rire ne convient guère à des Chrétiens». S'excusant d'avoir égaré notre dernière lettre «tombée dans le flot de mes paperasses» il me fit part de sa honte et de sa confusion, ajoutant que l'âge lui faisait oublier ce que sa femme lui avait demandé dix minutes auparavant et terminant par ce trait d'esprit qui lui ressemble tellement : «Le système postal assyrien – envois normalisés à 200 kilos – m'aurait peut-être évité d'égarer votre missive... Rappelez-moi son contenu et donnez-moi l'absolution.» Il s'agissait d'une question posée à propos de R.B.

Avec Brasillach, *Alidor-Jam* survivra à notre époque de nivellement par le bas et d'abêtissement planifié. Espérons-le quand même.

Jamin-Jam-Alidor-Le-Grand par Stéphane Steeman

L'article que nous reproduisons ici est emprunté aux Amis d'Hergé (juin 95) et a été repris dans les Cahiers de Bédésup (n° 70/71, 1995)

Il est parti le 19 février le cœur fatigué mais la mine souriante. Quel talent au bout du crayon ! Il faisait l'admiration de tous. J'ai voulu connaître un jour ce fameux Alidor, ex-Jam, et pour établir une première rencontre sympathique, lui avait proposé d'être l'invité d'honneur d'une émission de télévision. Puis, je lui ai demandé un dessin pour une pochette d'un disque sur VDB : Vanden Boyennants, pour nos amis français... C'était en 1984. Une grande amitié est née alors et jusqu'à la fin de sa vie, j'ai pu apprécier son humour, sa verve, son imagination, son écriture, car il écrivit combien d'articles aussi pour *Pan* et ensuite pour *Ubu*.



C'est, bien sûr, grâce à Hergé, que l'occasion m'a été donnée de connaître Alidor. Encore une fois, merci Hergé !

Ce *Jam* m'était familier avant de connaître Alidor. Je possédais déjà la collection complète du *Petit Vingtième*. Et on ne présente plus Jam aux amis de Hergé. On le raconte, c'est tout. Il fait partie de l'histoire des débuts de Hergé. Il était son ami. Si Hergé et Evany se partagèrent les premiers dessins illustrant les couvertures du célèbre hebdomadaire de l'Abbé Wallez, Jam fit son apparition le 17 juillet 1930. Le dessin de couverture était signé Jam. (...)

En 1936, il quitte le *Petit Vingtième*. Son dernier dessin de couverture date du 18 janvier 1934. (...)

Ses trois derniers albums de caricatures sont *Belgian Cancans* (1988), *Touche pas à mon Roi* (1990) et *Bon appétit, Messieurs !* (1994).

Alidor est certes le plus grand caricaturiste belge. Mordant, incisif mais toujours irrésistible. Toute la jeune école est là pour le reconnaître. Kroll, Stib, Serdu, Siraut, Carin. Souvent dans ses caricatures sur l'actualité, il glissait un Dupond, un Tournesol, parfois même une allusion à Tintin. L'admiration et la fidélité qui le liaient à Hergé semblaient le lier aussi éternellement aux personnages hergédiens. (...)

Quant à Jam, on lui doit sept recueils qui s'échelonnent de 1937 à 1941 et l'on sait que ces dessins de guerre lui ont valu de graves ennuis à la Libération. Comme quoi le dessin est la chose la plus sérieuse qui soit, surtout lorsqu'on est un «grand». Quelques heures encore avant d'aller rejoindre Hergé, Alidor écrivait un article pour ce journal qu'il aimait tant : *Père Ubu*.

Je sais qu'*Ali*, comme je l'appelais, ne sera pas oublié ici sur terre, là où il a fondé le paradis des caricaturés... bien qu'il n'ait pas toujours dessiné que de petits Saints...

jam

Hommage à Paul Jamin (suite)

Polémiques autour d'une exposition écourtée sur Alidor

Le 17 septembre 1996, la commune d'Ixelles (Bruxelles) ouvrait une exposition consacrée à son génial caricaturiste Jam.

C'était compter sans la haine et surtout les menaces «de tout casser» venant d'extrémistes juifs (désavoués par le Grand Rabin) si on n'exposait pas aussi les caricatures antisémites de la guerre. Ainsi, le soir du vernissage, ce n'est qu'après avoir montré patte blanche à une police, dont les effectifs renforcés pour l'occasion rappelaient le climat de mai 68, que Jean Devyver pu enfin rejoindre Mme Jamin. Un tract était remis à l'entrée de l'exposition pour tenter de démolir Jamin, mais en vain. On se bousculait dans la salle où se côtoyaient des généraux, d'anciens résistants et des amis juifs du vice-premier ministre belge Jean Gol qui a préfacé, peu avant sa mort brutale, l'avant-dernier album Jamin-Alidor. Le Ministre de l'Intérieur et la TV belge étaient également présents.

L'hebdomadaire satirique *Père Ubu* et d'autres journaux ont tout de même fustigé cette intolérance venant de gens qui ne cessent de s'ériger en porte-parole de la tolérance. Nous publions ci-dessous quelques échos extraits de la presse belge.

L'exposition du caricaturiste antisémite écourtée. Alidor divise la majorité bruxelloise (Le Soir, 19.9.96)

Faute avouée, faute à moitié pardonnée, dit le dicton. Au musée d'Ixelles, l'exposition consacrée à l'oeuvre du caricaturiste Alidor, dont le vernissage se déroulait hier soir, ne durera que deux semaines au lieu des trois mois initialement prévus !

Rappelons que l'annonce de l'exposition (...) avait soulevé l'émoi dans la communauté juive, chez les anciens résistants et les mouvements antiracistes, dont le Mrax. En cause, le passé de collaborateur et d'antisémite d'Alidor qui avait pour ces raisons été condamné à mort en 1946. Noir passé que l'exposition occulte puisqu'elle ne présentait que les oeuvres d'après-guerre.

Ixelles avait dès lors promis de distribuer un tract à l'entrée de l'expo, restituant le personnage dans son contexte historique et se désolidarisant des prises de positions politiques de l'artiste avant et pendant la guerre.

Précisément au point de vue politique, il semble que le débat ait atteint le coeur même du collège, puisque hier soir, Willy Decourty, échevin PS des travaux publics, Jacques Degrave, échevin PRL de l'urbanisme et Marie-Laure Stengers, échevine PRL de l'instruction publique, annonçaient leur intention de boycotter le vernissage.

Jacques Degrave déclarait que si Alidor est un excellent artiste, ce n'est pas

une raison suffisante pour cautionner son passé. J'ai des amis parmi la communauté juive et j'ai donc décidé de ne pas marquer de manière officielle l'exposition par ma présence. Quant à Willy Decourty, il précisait : Un, le collègue n'a jamais donné son autorisation pour cette expo. Deux, j'estime que l'on aurait dû être complet en ce qui concerne le passé d'Alidor. C'est comme pour Céline : il y a «Le voyage au bout de la nuit», mais il y a aussi «Bagatelle pour un massacre». Il ne faut pas tronquer l'histoire et être capable de faire la part des choses... (A.G.)

Plus... catholique que le Pape (*Père Ubu*, 19.9.96)

Ainsi donc, il s'est trouvé des patriotes intrinsèques pour menacer de «tout casser» à l'exposition «Alidor - 50 ans de caricatures» si l'autorité communale n'affichait pas à l'entrée du musée d'Ixelles un «avertissement» au style «le tabac nuit à votre santé» qui est imposé aux fabricants de cigarettes. Elle devait se désolidariser entièrement des «prises de position politiques et idéologiques de l'artiste avant et pendant la seconde guerre mondiale».

De par son titre même, l'exposition organisée par le regretté Jean Breydel de Groeninghe, père du musée de la Bande dessinée et échevin ixellois de la Culture, rejetait les activités de «Jam» d'avant 1946. Encore qu'on puisse se demander en quoi elles avaient été coupables avant le 10 mai 1940.

Le comportement vindicatif des opposants est d'autant plus déraisonnable que, à la veille de la célébration du premier anniversaire de la mort imprévisible de Jean Gol, il implique un véritable désaveu du Ministre d'Etat défunt. Tout israélite qu'il était et n'a jamais cherché à le dissimuler - quoi qu'en pensaient certains mythomanes obstiner à le baptiser Goldstein - Jean Gol avait volontiers accepté de préfacier en 1990 le recueil de caricatures réunies sous le titre «Touche pas à mon Roi». Il y rendait hommage à Alidor, à son talent exceptionnel, à sa culture et à sa verve.

Le bourgmestre Yves de Jonghe d'Ardoye aurait voulu rappeler ce patronage pour ramener les contempteurs à un peu plus de respect de la mémoire de Jean Gol, de Jean Breydel et de... Paul Jamin. Le collègue (...) s'y est opposé. Ne pas confondre le libéralisme politique et l'idéologique.

La mémoire sélective (*Le Père Ubu*, 26.9.96)

Le vernissage de l'exposition «Alidor - 50 ans de caricatures» s'est donc déroulé sans incident, l'autre mardi. Il avait attiré - et l'exposition attire encore - énormément de monde d'où émergeait la tête altière d'Hervé Hasquin. Mais peut-être n'était-il là que pour Töpffer, le père suisse de la bande dessinée. (...)

Qui brillait par son absence, c'était le citoyen Willy Decourty (...). Pour marquer sa désapprobation ou pour éviter de devoir admirer la page entière de caricatures commandée à Alidor en 1964 pour

en faire la première page du *Progrès d'Ixelles*, l'organe de la section du PSB ixellois qui s'y trouve exposée !

Récupéré par les socialistes 18 ans après sa condamnation, préfacé par Jean Gol 44 ans après celle-ci, le meilleur caricaturiste belge est maudit un demi-siècle plus tard ! (...)

Quand la bêtise fait loi... (Milan, *Polémique*, 26.9.96)

Alors que pandores et péjistes sont empêtrés dans leur guéguerre pour le plus grand profit des malfaisants de tout poil, la police de la pensée poursuit inlassablement sa traque des mal-pensants.

Dernière pièce à son tableau de chasse: Paul Jamin (...), qui retrouve ainsi son vieil ami Georges Rémi dit Hergé dans la galerie des monstres. (...) Caricaturiste, Jamin avait le crayon dur. Dans «Le Pays Réel» et «Le Soir», il n'épargna pas plus les Hébreux que les autres. Cela lui valut de décrocher le Premier prix de l'épuration: douze balles. Peine commuée, six ans plus tard. Jam devenait Alidor. Pendant un demi-siècle, dans «Pan» et «Père Ubu», Alidor illustra sans complaisance les heurts et malheurs de notre «petite terre d'héroïsme».

Peu avant sa mort, Jean Breydel (...) avait voulu rendre hommage au dessinateur. Des professionnels de l'indignation, le MRAX notamment, se sont sentis visés. Peut-être n'ont-ils pas tort: la bêtise a beaucoup inspiré Alidor. Les protestations de la communauté juive sont plus surprenantes. L'exposition retrace l'oeuvre de Paul Jamin de 1950 à sa mort, période pendant laquelle, chat échaudé, il prit grand soin de ne causer aucune peine, même légère, à la Communauté. Les édiles ixellois n'en ont pas moins décidé de dire aux visiteurs, par panneaux et modes d'emploi, ce qu'ils devaient penser de Jam le Jeune avant de (re)découvrir Alidor l'Ancien. (...)

La scandaleite d'Alidor fait recette (Alain Gérard, *Le Soir*, 19.9.96)

Avertissement aux visiteurs: la présente exposition évoque l'oeuvre d'un artiste de talent de 1946 à 1996. Les autorités communales d'Ixelles et la direction du musée tiennent à se désolidariser totalement des prises de positions politiques et idéologiques de l'artiste avant et pendant la seconde guerre mondiale. (...)

- Si Ixelles ne l'avait pas fait, c'est nous qui aurions distribué ce tract, confie Jacques Séphiha du Mrax (...). Mais le feuillet est explicite. De plus, les caricatures exposées sont «correctes» et le fait que l'expo soit ramenée à deux semaines au lieu des trois mois prévus montre que la commune a pris conscience de son faux pas. C'est l'essentiel.

(...) Le bourgmestre Yves de Jonghe rappelle que s'il avait été présent (...) lorsque le collège devait se prononcer sur l'événement, il aurait mis son veto. Mais il se félicite tout de même du succès de foule qu'Alidor suscite et confesse que ce dernier est pour lui un des plus grands caricaturistes du XX^e siècle. C'est d'ailleurs pour cela qu'il avait fait illustrer par... Alidor, le faire-part annonçant la naissance d'un de ses enfants. (...)

Ceux qui ont parl de Robert Brasillach

Annie Kriegel et Brasillach

Issue d'une vieille souche de juifs alsaciens, normalienne, professeur à l'Université de Nanterre, Annie Kriegel a traversé le siècle en suivant une trajectoire peu commune. Militante du P.C., co-fondatrice de *Clarté* - revue des étudiants communistes - elle entamera un tournant dès 1954-1955, et deviendra chroniqueur à *L'Arche* - mensuel du judaïsme français - et au *Figaro*.

Dans son livre de souvenirs intitulé *Ce que j'ai cru comprendre* (Robert Laffont 1991), Annie Kriegel nous livre des réflexions qui font preuve d'une grande liberté d'esprit. Elle nous rappelle aussi des faits très révélateurs de l'état d'esprit de la classe politique au pouvoir depuis 1945.

On apprend ainsi qu'au printemps de 1946, le Gouvernement français avait chargé Léon Blum, Emmanuel Monnick et Jean Monnet de plaider l'ensemble du dossier monétaire, économique et social à Washington. Les accords Blum-Byrnes (ce dernier, secrétaire d'Etat sous Truman), signés le 28 mai, s'en tenaient formellement à la liquidation gracieuse des dettes de guerre, mais en contrepartie les négociateurs français avaient dû promettre de laisser entrer les produits américains, notamment les films, risquant ainsi d'accélérer l'américanisation de la culture et de mettre en péril le cinéma français.

Cette politique, qui fut alors dénoncée par le parti communiste, était le fait des socialistes et de Jean Monnet, chef de file des «Européens». Un demi-siècle plus tard, les mêmes milieux allaient s'effusquer lorsque Claude Autant-Lara dénonça à Strasbourg l'emprise américaine sur le cinéma français; mais les communistes, devenus entretemps de paisibles sociaux-démocrates, ne jugèrent pas opportun de prendre sa défense.

Mais ce qui intéressera plus les ARB, c'est d'apprendre que Annie Kriegel rendit justice à Brasillach: «*Je n'avais pas attendu les consécration à venir ou revenir pour lire Sartre, Blanchot, Brasillach ou Benjamin Crémieux*» (p. 266). «*...c'est bien là le climat spirituel dans lequel baignaient les jeunes gens cultivés à la fin de la guerre, ceux qui avaient lu Le mur de Jean-Paul Sartre et le Journal de Gide en 1939, Gilles de Drieu La Rochelle en 1940, Notre Avant-Guerre de Brasillach en 1941, L'Etranger de Camus en 1949*» (p. 265).

Annie Kriegel avoue que la Libération n'opéra aucune rupture dans ses choix littéraires: «*j'ai lu en juillet 1944 Brasillach (Portraits) après avoir lu en avril Itinéraires français de Ramon Fernandez et je lirai encore Brasillach (Notre Avant-Guerre, Corneille) dans l'hiver libéré de 1944-1945*» (p. 264).

Faut-il y voir l'influence de Brasillach ? Un demi-siècle plus tard, l'évocation de ses souvenirs d'enfance par Annie Kriegel (pages 19 à 99) sera marquée par un style qui n'est pas sans rappeler celui de *Notre Avant-Guerre*.

Sous la terreur

(Michel Fromentoux, *L'Action Française Hebdo*, 2 février 1995. Article brièvement cité dans le *Bulletin* n° 104 et dont voici le texte intégral)

«Bien sûr, Robert Brasillach s'est trompé, et lourdement. Mais un pouvoir réellement «libérateur», pressé de redresser la France après la guerre avec le concours de toutes les forces vives du travail et de l'intelligence, aurait demandé des comptes à cet écrivain un moment égaré par le romantisme pro-

germanique, puis se serait fait un point d'honneur d'exercer la clémence. Les nouveaux maîtres du pays n'étaient que des médiocres et des arrogants, incapables de concevoir leur action autrement qu'en termes de règlements de comptes. Et cela n'en fait que mieux ressortir la grandeur de leur victime devant la mort.

En évoquant la décapitation du poète André Chénier sous la Terreur le 25 juillet 1794 (voir *L'Action Française* du 21 juillet 1994), nous avons dit combien Robert Brasillach, dans sa cellule de condamné à mort, «*les chevilles liées par une lourde chaîne de fer*», s'était senti proche de ce «*frère au col dégrafé*», avec qui il avait en commun des origines méditerranéennes et une sensibilité d'helléniste. Il lui consacra un poignant essai qu'il acheva le 1^{er} février. Outre les analogies évidentes entre le Paris de 1794 et celui de 1944-45 («*parodies de justice*», «*hypocrisie patriotique*», «*glorification de soldats rebelles*», bandes armées que le gouvernement exalte ou blâme sans rien pouvoir sur elles...), le même amour de la France anime les deux poètes assassinés : Chénier a parlé de «*Déesse France*» et Brasillach, en remerciant les écrivains et artistes (dont Mauriac et Claudel) qui formulèrent en sa faveur, mais en vain, un recours en grâce auprès du général De Gaulle, affirme : «*Les erreurs que j'ai pu commettre ne proviennent à aucun degré de l'intention de nuire à ma patrie [...], je n'ai jamais cessé, bien ou mal, de l'aimer*». C'est pourquoi il refusa de s'exiler en Suisse ou en Espagne : «*On ne doit accepter ni le départ ni le crime, on ne doit s'associer à aucun des deux maux dont souffre toujours une révolution*»; il imitait en cela Chénier qui considérait comme une délivrance de mourir et ainsi «*de ne plus avoir sous les yeux l'avisement d'une grande nation réduite par ses fautes à choisir entre Coblenz et les jacobins*».

C'est là le signe d'une belle âme. Brasillach d'ailleurs, se présenta spontanément le 14 septembre 1944 à la préfecture de police afin de faire libérer sa mère tenue en otage à Sens. A cette piété filiale, il joignait un grand sens de ses responsabilités, comme en témoigne sa lettre à Me Jacques Isorni du 4 janvier, disant qu'il était resté à Paris en août 1944 aussi «*par fidélité à beaucoup de jeunes gens qui on cru ce que je croyais*».

Enfin il sut s'élever au sublime dans ses *Poèmes de Fresnes* qui font de lui un grand poète chrétien. Lui qui relut les Evangiles les quatre derniers soirs avant d'être appelé au poteau d'exécution, a intensément imité le Christ et Sa passion. Dans ses dernier vers (admirablement enregistrés par Pierre Fresnay), passent tous les bonheurs de sa vie, sa mère qu'il aimait tant, «*les amis de jeunesse et les joues des enfants / La maison et la mer, et la Seine, et les livres*»... Il faut quitter cela pour rejoindre le Christ sur la Croix. Que la volonté de Dieu soit faite ! Mais il se souvient de Lazare et invoque encore le 4 février «*l'enfant Espérance*» qui lui rendra «*à l'heure de l'aube / Le jour de la terre, - ou, sinon, d'ailleurs*». c'est cela mourir en chrétien, loin du froid stoïcisme comme de la molle résignation, tout simplement dans la libre acceptation.

Si Brasillach ne saurait être un maître, ses derniers instants font de lui un compagnon pour tous ceux qui savent que la terreur peut toujours renaître dans nos démocraties modernes où le sectarisme est roi.»

Gilles Perrault: *Les parachutistes* (Ed. du Seuil)

«Le fascisme est la fête de la jeunesse. Comment résisterait-elle à ses attraits ? Pourquoi repousserait-elle ce qu'il lui offre avec éclat, et qu'elle est d'ordinaire contrainte de rechercher dans une sorte de clandestinité dangereuse ?

On comprend par là que Robert Brasillach - l'un des hommes qui ne guérissent jamais de leur jeunesse - ait été subjugué par la poésie fasciste. Les images que nous rapportent de lui ceux qui l'ont connu révèlent un garçon aimable, sensible, cultivé, frondeur, anarchiste même: c'est à

Ceux qui ont parlé de R. Brasillach (suite)

dire aussi éloigné que possible du portrait que l'on se fait ordinairement du fasciste. Mais Brasillach, à trente ans, ne pouvait contenir ce cri : «Comme le temps passe...», Brasillach ne savait pas guérir de sa jeunesse, et le fascisme entra par cette blessure qu'il portait au cœur. Ce qui l'attire dans les pays fascistes, c'est qu'ils aient «choisi pour mot de passe le mot *jeunesse*». Dans sa cellule de Fresnes, au moment d'être immortalisé dans sa propre jeunesse par un destin injuste, Brasillach écrivait encore ces lignes nostalgiques et prophétiques :

«Les petits garçons qui seront des garçons de vingt ans, plus tard, apprendront avec un sombre émerveillement l'existence de cette exaltation de millions d'hommes, les camps de jeunesse, la gloire du passé, les défilés, les cathédrales de lumière, les héros frappés au combat, l'amitié entre jeunesse de toutes les nations réveillées, José Antonio, le fascisme immense et rouge (...) Sa chaleur, sa grandeur, son feu merveilleux, c'est ce qui lui appartient (...) L'impression de faire corps avec sa nation tout entière, l'inscription à la suite des héros et des saints du passé, une fête totalitaire, ce sont là des éléments de la poésie fasciste, c'est ce qui aura fait la folie et la sagesse de notre âge, c'est, j'en suis sûr, ce que la jeunesse dans vingt ans, oublieuse des tares et des erreurs, regardera avec une sombre envie et une nostalgie inguérissable.*»

(*Robert Brasillach, *Lettre à un soldat de la classe soixante.*)»

Les sept couleurs de Robert Brasillach enregistrées par Anne Brassié

(Jean Michel, *Présent*, 6 mai 1995)

«Les éditions du Forum, dirigées par Marc Geoffroy, publient une cassette consacrée au célèbre roman de Robert Brasillach, *Les sept couleurs*, dont Anne Brassié lit des extraits judicieusement choisis par Pierre Maugué.

Robert Brasillach - Anne Brassié, deux noms souvent associés. Auteur de *Robert Brasillach ou encore un instant de Bonheur*, paru en 1987 chez Robert Laffont, Anne Brassié était particulièrement qualifiée pour prêter sa voix à Catherine, l'héroïne des *Sept couleurs*. Selon Anne Brassié elle-même, «ce sont les propres voyages de Robert Brasillach en Italie, au Maroc, en Allemagne et en Espagne qui sont racontés ici, et son plus poignant adieu à la jeunesse».

Un roman dont les lecteurs de Brasillach connaissent bien l'originalité. A travers l'histoire de trois jeunes gens, Catherine, Patrice et François, l'auteur évoque toute une génération de l'entre-deux-guerres. Une histoire dont il décline les divers épisodes sur différents modes de narration, employant notamment, avec toujours la même virtuosité syntaxique, le ton du récit, de la correspondance, du document, ou usant tour à tour du dialogue et du monologue.

Mais, quelle que soit la forme employée, dans chaque page de ce récit éclate de mille façons ce goût de la vie et du bonheur si caractéristique de la prose de Robert Brasillach. Une prose dans laquelle l'auteur de *Comme le temps passe*, toujours habile à manipuler le destin des êtres imaginaires, joue avec l'archet de la poésie sur tous les frissons du cœur et toutes les variations de l'âme.

Un exercice de style, certes, mais dont chaque phrase est imprégnée de poésie pure marquée par une double nostalgie : celle du tendre et du délicat plaisir de la fugacité des heures. Et celle, au goût doux-amer, aux lumières claires-obscurées, du retour vers le passé.

Cette prose poétique, la voix d'Anne Brassié, belle voix vibrante et bien timbrée, aux accents limpides et harmonieux, nous en restitue avec beaucoup de justesse, d'émotion et de charme, tous les multiples chatoiements, tous les enchantements... (...)»

Encore une fois la calomnie contre Brasillach...

(Rivarol, 24 juin 1994)

«Dans sa chronique du vendredi sur Europe 1, Jacques Julliard a préféré, le 17 juin, ne pas commencer l'actualité politique française et en particulier le score insignifiant de la liste de Sarajevo (qu'il avait soutenue au même micro) pour traiter des atrocités du Rwanda... Mais sur ce sujet déjà pénible, pourquoi a-t-il fait allusion, en évoquant le massacre de familles entières, à la phrase tant reprochée à Brasillach mais déformée et sortie de son contexte ?

On sait que l'on fait dire à Brasillach qu'il approuvait, en 1942, la déportation des enfants et des parents et donc leur sort tragique. Or, Brasillach avait écrit : «*Se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder les petits, l'humanité est ici d'accord avec la sagesse*», et Suzanne Bardèche l'a fait remarquer dans RIVAROL : «C'est le mot humanité qui compte.» De plus, nul ne peut plus soutenir maintenant que, du côté français, on savait, en 1942, comment se termineraient les déportations...

Encore plus grave : si nous avons bien entendu Jacques Julliard, il a utilisé le mot «supprimer» au lieu de «séparer». Ce qui est un degré de plus dans la désinformation *a posteriori*...

Peut-on espérer que le directeur adjoint du «Nouvel Observateur», qui a témoigné à l'occasion d'un certain non-conformisme (il a critiqué la loi Gayssot, réfuté la notion de «crimes contre l'humanité», etc.) rectifie une citation faussée, étonnante de la part d'un universitaire s'exprimant en direct ?»

Robert Poulet par Jean Rimeize

(Bergeron éditeur, 195 F. + 20 F. port. Disponible aux ARB)

Le 6 octobre 1989, à l'âge de 96 ans, l'écrivain Robert Poulet, condamné à mort en Belgique au moment de l'épuration puis gracié, disparaissait, terrassé par une crise cardiaque. C'est à travers un volume fort de 360 pages que notre ARB, le romancier et poète Jean Rimeize, lui rend hommage en publiant la correspondance que lui a adressée Robert Poulet, suivie d'une critique thématique des nombreux écrits que nous a laissés l'auteur de *Billets de Sortie*, qui fut membre de notre association dès 1965.

Brasillach, qui a été l'ami de Poulet, revient souvent au fil des pages. Ainsi, répondant à une question de Jean Rimeize, Poulet écrivait en 1984 : «(...) *Vous me demandez ce que ferait Brasillach aujourd'hui ? Il serait académicien, critique du Figaro, et ne ferait pas de politique, dont au fond il avait horreur.* (...)» De son côté, Brasillach déclarait au sujet de *Handji*, cet extraordinaire roman de Poulet, paru en 1931 et qui faillit obtenir le Goncourt : «*On peut bien dire de l'écrivain capable d'une invention pareille qu'il a eu son heure de génie.*» Il déplorera encore dans ses *Quatre jeudis* que ce roman n'ait pas plus grande audience.

A propos de *Nuptial*, paru en 1957, «une comparaison nous vient, inévitablement, à l'esprit, relève Jean Rimeize. Qui donc a écrit des pages mémorables consacrées à ce thème de l'amour physique-passion, tout en évitant l'aspect facile, pornographique, qui fera fureur dès les années 70 ? Robert Brasillach, bien sûr, dans la scène inoubliable «La nuit de Tolède», de *Comme le temps passe*. C'est un morceau d'anthologie bien connu, apprécié de ceux mêmes qui, pour des raisons extra-littéraires, ne ressentent guère d'affinités envers l'auteur de *Notre avant-guerre*. Il y décrit «*la machine bien construite, bien huilée, beauté de ces ressorts et de ces engrenages qui s'épousent d'une manière si exacte*». Brasillach décrit la pénétration de la femme, douce et humide. Jamais Poulet, peut-être parce qu'il répugne au «concret», n'atteint une telle précision dans l'extase décrite.

Curieusement, nous constatons que le mot «invisible» est présent dans les deux textes... Brasillach croyait aux intersignes, Poulet aux symboles. Il n'y a pas qu'une différence de «réceptivité».

Ceux qui ont parlé de R. Brasillach (suite)

Dans *Ce n'est pas une vie* (1976), Rimeize découvre une allégresse juvénile allant, comme chez Brasillach, jusqu'à une certaine naïveté. «Les malins se débrouillent. Ils sont malins parce qu'ils n'ont guère que des idées superficielles, et, surtout, pas d'honneur. L'«*Enfant Honneur*», comme disait joliment Brasillach dans un de ses *Poèmes de Fresnes*, ne s'est pas penché sur leur berceau. Malins car ils se méfient des hommes, en qui ils voient un reflet de leur propre image.»

Après le romancier, le poète. Comme celle de Brasillach, la véritable poésie de Poulet éclôt en prison. «Le *Journal d'un condamné à mort*, note Rimeize, comporte une cinquantaine de pièces, de facture inévitablement. Elles ressemblent aux *Poèmes de Fresnes* de Brasillach : la muse des prisons est ubiquiste.»

Et plus loin : «Les amateurs de poésie connaissent mieux *Les poèmes de Fresnes* que *Les poèmes durs*. Quant au «fond», il paraît évident que Brasillach, le laïc un peu païen, se révèle plus «résigné», et, partant, plus chrétien que Poulet.

Selon les derniers mots du poète de Frsnes, il essayait «*le plus possible d'accepter*», malgré son «*jugement des juges*».

Dans ses *Entretiens familiers avec L.-F. Céline* (1958), c'est l'essayiste Poulet qui aborde les années noires. Pour garder son honneur, l'auteur du *Voyage* aurait-il dû se laisser assassiner à domicile ? interroge Poulet, qui ne peut pas ne pas penser à Brasillach se rendant aux «épurgateurs» qui avaient arrêté sa mère, exerçant un chantage particulièrement odieux, et à lui-même se livrant aux «hyènes». Non, conclut Poulet, il a été lucide dans sa fuite avec le comédien Le Vigan : tous deux furent jugés plus tard, à une époque où les passions partisans s'étaient émoussées.

Vient ensuite le pamphlétaire de *La Révolution est à droite* (1934) et avec lui, bien sûr, la politique : Bruxelles, Paris, les années trente, la naissance des mouvements anti-parlementaires et pacifistes, tant de gauche que de droite, la crise du capitalisme, l'éclosion des idées sociales et, naturellement, du fascisme. C'est l'époque où émergent de nombreux salons politico-littéraires et autres «comités», tels le Cercle gaulois ou le salon Didier que fréquentait Henri de Man, auteur d'un *Au-delà du marxisme*, et où se rendirent, entre autres, Montherlant, Fabre-Luce et Brasillach. De son côté, le «Groupe du Lundi» s'occupait éventuellement de politique, entretenant des liens étroits avec les milieux nationalistes français. Poulet s'était lié d'amitié avec Céline, mais également avec l'équipe de *Je suis partout* : Jaloux, Chardonne, Drieu, Gaxotte, Bardèche, Blond, Bainville, Brasillach.

Mais c'est évidemment le Robert Poulet critique littéraire qui s'intéressa le plus à Brasillach à travers ses célèbres galeries de portraits. Par exemple, souligne Jean Rimeize, dans *Partis pris* (1943), plus intéressante est la comparaison avec Brasillach, vrai fasciste, au moins par son engagement. C'est l'occasion de rouvrir les *Quatre jeudis*. Poulet estimait qu'il était, avant la trentaine, le premier critique littéraire de son temps. *La Lanterne magique* (1956) se ferme quant à elle sur quatre «in memoriam» : Drieu la Rochelle, Edmond Jaloux, Robert Brasillach et Antonin Artaud.

Plus tard, dans son *Caléidoscope* (1982), Poulet revient une fois de plus sur Brasillach, «*petit homme replet et joufflu, du visage duquel jaillissait un coup d'oeil vif et sévère*». Enfant de génie attardé, commente encore Rimeize, sensible et courageux, égaré malheureusement dans la politique pour laquelle il n'avait pas de disposition. Un homme de tradition, plus apte que personne à la grande critique tant le discernement, chez lui, était brillant. Pourquoi a-t-il été conquis par «*les gamineries emphatiques de Degrelle*» ? Paradoxalement, cet homme de goût, admirateur de la beauté, a suivi les chemins de l'utopie à laquelle le prédestinait une

partie de son caractère. Embrigadé d'abord dans les rangs passionnels de Maurras, il croit voir l'illumination de la fête fasciste, au lieu de rester le potache extrêmement doué qu'il fut longtemps. «*On parlera toujours de Brasillach à cause d'un visage et d'une salve.*»

Ouvrette que Rimeize hésitait à faire figurer dans son livre, *Flèches du Parthe* (1980) rend un court hommage au condamné de Fresnes :

«*Des juges étourdis - où sont-ils maintenant ?*

«*Le firent impérisable en l'assassinant.*»

Bien entendu, Jean Rimeize ne pouvait passer sous silence le *Brasillach critique complet* (1971, Ed. Dynamo) :

«Il n'est que de se reporter à toute l'oeuvre critique de Poulet, et l'excellent livre de Sthème de Jubécourt, qui rend aussi hommage à notre ami : «*Dès sa vingtième année, il se hisse au rang d'un Edmond Jaloux, d'un Robert Kemp, d'un Ramon Fernandez. Chez lui tout faisait art.*» Brasillach, toujours d'après Poulet, rapporté par Sthème de Jubécourt, estimait que, malgré l'amitié qu'il peut ressentir à l'égard d'un auteur, le critique se devait d'être rigoriste sans se départir de sa bonté. Sauf vis-à-vis des fanatiques glacés et des humanitaires de type verbal.

Et Poulet était sincère quand il disait avoir «usurpé» la place de Robert Brasillach. Quand on lui objectait que c'est bien avant la disparition de l'auteur des *Quatre jeudis* qu'il avait commencé sa carrière, *Partis pris* datant de 1943, avant le triste matin de Montrouge :

- *Exact, mais c'était un coup d'essai. Brasillach avait un discernement plus subtilement aigu... Vous me faites remarquer que je cède parfois à mon humeur, mais jamais à mes choix politiques, pas plus que Léon Daudet et Brasillach...*

C'est enfin sur le Robert Poulet journaliste que se referme l'évocation littéraire de Rimeize qui remarque :

«La politique ? Au fond, comme Brasillach, Poulet l'abhorrait. Mais elle avait bercé sa vie. Dès sa jeunesse, au temps de *La Révolution est à droite*. La conclusion de ce pamphlet, il l'avait fait sienne : puisqu'un Etat impuissant, impuissant parce que démocratique, nous oblige à nous en mêler, alors qu'on voudrait «s'en foutre», et qu'on le devrait, occupons-nous en un tant soit peu. C'est s'inspirer du mot de Maurras, répondant à un interlocuteur qui prétendait ne point s'occuper de politique : «Mais, Elle, la politique, s'occupe précisément de vous...»

De Brasillach : «*C'était un être d'exception (...) mais que de fois l'ai-je mis en garde contre son engagement qui allait dans un sens dangereux...*»

Conseil qui ne manque pas d'étonner, trente ans après l'exécution de Brasillach, quand on sait par quelles épreuves a dû passer l'autre Robert.»

Merci encore à Jean Rimeize dont l'étude nous aura permis de (re)découvrir l'oeuvre polymorphe de «notre» Robert Poulet, pessimiste gai et aristocrate individualiste.

Au tableau d'honneur de la générosité

1996 (suite du bulletin n° 105) : Claude ADAM, Sylvaine BAGDASSARIAN, Yvonne BAYON, Guy BERTRAM, Andrée BILLECOCQ, Anne-Marie BOUYER, Maurice CAMPI, Dominique CASANOVA, Ella CASSAIGNE, Raymond COLIN, Christian CRAS, Georges CULLMANN, Jacques DEMOULIN, Karel DILLEN, Agnès DUFAU, François GRENIER-BOLEY, René JEANPIERRE, Yves LECLERE, Gaston MARTIN, Roger MEZERET, Marie-Hélène MIAUTON, Emile RAYNAUD, Guy SAPIN, Danielle SOUPAULT, Janine VAN HECKE-COLSON, Dominique LE BAUBE.

Georges Oltramare : 1896 - 1996

Seul un silence de plomb a marqué dans la presse romande, et genevoise en particulier, le centenaire de la naissance de celui qui fut incontestablement, durant la première moitié de ce siècle, une des plumes les plus originales et les plus brillantes de la Rome protestante. «Egaré» en politique comme Brasillach, diront certains, le bouillant Georges Oltramare eut surtout le tort de se retrouver à la fin de la guerre dans le camp des vaincus. Condamné à mort en France, par contumace, Géo subit, en Suisse, le châtiment de la mort idéologique, son nom se trouvant rayé de nos mémoires par une sorte de consensus intellectuel dont notre époque détient le secret. Quels liens y eut-il entre l'auteur de *Sans laisser de traces* et celui de *Notre Avant-guerre* ? Peu ou pas, à notre connaissance. Oltramare ne donna qu'un seul article à *Je suis partout* («Chacun parle sa langue»), le 23 juin 1944. Brasillach avait alors quitté depuis longtemps la rédaction de *JSP*. Néanmoins, ils furent plusieurs, anciens «Lascars», Petits-fils de Toepffer et autres compagnons de route de Géo, à rejoindre dès le début les Amis de Robert Brasillach : Jacques et Léo Aeschlimann, Noël Fontanet ou Max-Marc Thomas, pour ne citer que ceux-ci. Nous avons le devoir de rendre un modeste hommage au dérangeant pamphlétaire genevois.

L'enfant terrible du pays romand

par Jean Mabire

S'il est un centenaire qui n'a vraiment pas fait grand bruit, c'est bien celui de Georges Oltramare, né le 17 avril 1896 au Petit-Saconnex, dans le canton de Genève.

Auteur dramatique à qui l'on doit d'innombrables pièces légères du genre vaudeville, romancier, poète, journaliste, polémiste, surtout polémiste, cet écrivain au physique avantageux et au menton mussolinien, avait fondé peu avant la guerre, sous le nom d'Union Nationale, une version assez pittoresque d'un fascisme adapté à la Suisse romande.

Ses partisans en chemise grise mirent alors quelque animation dans la vie politique de la paisible Confédération helvétique...

Homme d'entregent et d'amitié, habitué aux contacts internationaux, agitateur impénitent, Georges Oltramare devait jouer, sous le nom de Charles Dieudonné, un rôle relativement important dans le petit monde de la collaboration intellectuelle parisienne sous l'Occupation.

Rédacteur en chef de *La France au travail* et animateur de plusieurs émissions de Radio-Paris, il ne se débarrassa jamais d'une gouaille estudiantine et boulevardière qui faisait son originalité et lui assura une réputation, où l'on comptait certes plus d'ennemis que d'amis.

Mais ce neutre qui ne l'était guère bénéficiait d'un talent de plume certain et il publia, après être passé fort près du poteau au temps de l'épuration, un livre de mémoires où foisonnent les anecdotes savoureuses : *Les souvenirs nous vengent*.

Celui qui se proclamait le plus nationaliste de tous les Suisses pouvait revendiquer une très lointaine origine italienne. Il compte parmi ses ancêtres directs des Génois, réfugiés à Genève au XVI^e siècle «pour cause de religion». Ils y feront souche et donneront naissance à nombre de théologiens, de professeurs, de lettrés, de savants, exemplaires bourgeois helvétiques.

Le père de Georges Oltramare - dont la famille a depuis longtemps francisé le nom patronymique

d'Oltramarini - est le doyen de la faculté des Lettres de l'Université de Genève. Quant à la mère du futur écrivain, Berthe Carteret, elle est la fille d'un conseiller d'Etat radical.

Le beau Georges, séduisant adolescent au physique de jeune premier méditerranéen, commence des études de Droit mais se tourne rapidement vers le journalisme et le théâtre.

Dès octobre 1919 - il a vingt-trois ans - il publie des billets hebdomadaires dans le quotidien *La Suisse*, qu'il signe de ses initiales G.O. et qu'il réunira par la suite sous le titre *Les mystères de Genève*.

Un polémiste est né, ce Géo, qui n'épargnera rien ni personne. Les institutions comme la Société des Nations et les notables de toutes obédiences seront ses cibles favorites.

En 1923, il lance son propre pamphlet, l'hebdomadaire *Le Pilon*, dans lequel il va mener campagne pendant de longues années :

«Désormais, quiconque s'engagera dans une entreprise douteuse, brassera des millions de mauvais aloi, traitera avec des personnes louches, commettra une demi-turpitude, une canaillerie légitime ou un vol camouflé, doit se dire, fût-il puissant, riche et chargé d'honneurs : je serai demain du *Pilon*.»

Ce brûlot extrémiste atteint un tirage de 20'000 exemplaires dans le seul canton de Genève.

Une telle activité bagarreuse n'est qu'un versant de la vie mouvementée d'Oltramare. Acteur de cinéma, il tourne deux

mélodrames dans le goût de l'époque. Il se révèle aussi auteur dramatique et on lui doit une quinzaine de pièces qui seront jouées souvent avec succès, à Genève, à Lausanne et même à Paris.

Le titre de l'une d'elles, *Don Juan ou la solitude*, convient à merveille à cet incorrigible séducteur qui multiplie les succès féminins et publie même des poèmes gentiment libertins, *A mi-corps*, qui choqueront beaucoup les esprits prudes de la droite conservatrice comme de la gauche rigoriste.

Il n'en a cure et se lance dans la politique, en tapant sur tout le monde. Il n'ira pas au-delà du poste de conseiller municipal, mais conduira deux campagnes mémorables aux élections cantonales. Il aura quand même dix mille voix pour lui.



Georges Oltramare : 1986 - 1996 (suite)

C'est jusqu'ici un homme seul, ce qui correspond à son tempérament individualiste, bohème, artiste et même quelque peu anarchiste. A la fin de l'année 1930, il n'en organise pas moins l'OPN ou l'Ordre politique national, avec l'aide de l'association «Res Helvetica». Dix-huit mois plus tard, il fonde l'Union nationale, qui durera jusqu'à la guerre et ne se cache pas d'être la version helvétique du fascisme.

En 1936, ce mouvement rassemble un millier de militants et se voit soutenu par 10 % du corps électoral genevois.

L'Union nationale, qui adopte la chemise grise et le béret basque, possède un service d'ordre paramilitaire et une clique avec tambours et clairons...

Bien entendu, le mouvement tente de s'étendre aux autres cantons romands : dans le Valais, à Neuchâtel, dans le canton de Vaud, dans le Jura ou à Fribourg. Oltramare rencontre Mussolini et le soutient lors de l'Affaire des sanctions, déclarant, lors d'une grande réunion publique au Victoria Hall : «Nous assistons à la vaste conjuration des peuples-marchands contre les peuples-soldats et les peuples-poètes».

L'écrivain-agitateur, qui n'est plus mobilisable quand éclate la guerre, ne rejoint donc pas les rangs de l'armée suisse et poursuit la publication de son journal jusqu'à ce que celui-ci soit saisi «pour avoir mené une campagne contre un Etat belligérant» (l'Angleterre).

Le chef de l'Union nationale se rend alors en Italie encore neutre, puis en Allemagne, où il rencontre Otto Abetz, futur ambassadeur du Reich à Paris.

Au début de l'occupation, il est nommé, sous le nom de Charles Dieudonné, rédacteur en chef de *La France au travail*, quotidien installé dans les locaux de *L'Humanité*, dont le premier numéro paraît le 10 septembre 1940. Le journal tient à garder une allure ouvriériste et populiste, plutôt à gauche qu'à droite, et atteint un tirage de 180'000 exemplaires.

Dans le courant de l'année 1941, Oltramare-Dieudonné quitte ce quotidien pour diriger un service à Radio-Paris, où sa plus célèbre émission se nomme *Un neutre vous parle*.

«Un Suisse pouvait bien se faire le champion d'une Europe fédéraliste et communautaire, un peu à l'image de la Confédération helvétique. C'était discrètement suggérer à l'Allemagne qu'elle aurait tout à gagner, si elle remportait la victoire, à protéger les petites nations et à conquérir leur sympathie...»

Après avoir organisé le 1^{er} avril 1944 un «Banquet des condamnés à mort», que préside l'écrivain maritime Paul Chack, futur fusillé, Georges Oltramare gagne Sigmaringen, dont il tracera quelques tableaux pittoresques dans son livre *Les souvenirs nous vengent*. Les portraits de ses compagnons d'infortune sont en général féroces, à l'image de celui du Maréchal lui-même : «Vaniteux et puéril, quand il a salué, à la porte de sa résidence (de l'Hôtel du Parc de Vichy), nos couleurs, il croit la France régénérée».

Rentré en Suisse, il est condamné par les autorités fédérales à trois ans de prison. De son côté, la justice française le condamne à mort le 12 janvier 1950 (par contumace, il est vrai).

Il meurt dix ans plus tard, le 16 août 1960, dans sa patrie, après avoir séjourné quelque temps en Espagne.

Parmi ses derniers livres, il faut signaler *Réglons nos comptes*, paru en 1949, et *La peur de se mouiller*, publié en 1955, qui sont devenus introuvables.

Le journal «La Suisse», dont il avait été le jeune collaborateur du début de sa carrière a tout simplement décidé qu'on ne prononcerait plus jamais son nom.

Ceux qui s'en vont M. Georges Oltramare

M. Georges Oltramare est mort subitement d'un infarctus du cœur, dans la nuit de lundi à mardi, à l'Hôpital cantonal où il avait été transporté d'urgence.

Né le 17 août 1896, à Genève, d'une ancienne famille d'origine italienne, Georges Oltramare fit ses études classiques au Collège et son droit à l'Université.

A 20 ans, il part pour Bucarest, où il sera le précepteur d'un jeune Ghica. De la Roumanie en guerre, il envoie des articles au «Journal de Genève». Ce sont ses débuts de journaliste.

Rentré à Genève, il exerce son talent indiscutable d'écrivain dans diverses revues littéraires et au théâtre.

«La Suisse» publie, chaque semaine, des billets malicieux. «Sans laisser de traces», qu'il signe G.O. Dès lors, on ne désignera Oltramare que par ses initiales, et G.O. se transformera en Géo.

En mai 1923, il lance son «Pilori», organe où il prend la défense des classes moyennes, mais qui s'attaquera pour finir avec verve mais souvent, hélas ! avec de fâcheux parti-pris et une inutile cruauté à quantité de milieux. Les procès se succèdent.

En 1925, c'est «Don Juan» ou «La Solitude» à la Comédie, pièce qui sera jouée au Théâtre de l'Œuvre, à Paris, et qui vaudra à son auteur le Prix de la Fondation Schiller.

Il tourne alors deux films sous la direction de Jean Choux.

En 1930, le rédacteur du «Pilori» pose sa candidature au Conseil d'Etat. Ce sera son entrée dans la politique active, rôle pour lequel il n'était malheureusement pas fait et qui devait mal se terminer pour lui.

Le nombre important des voix qu'il obtient l'engage toutefois à constituer un parti, l'Ordre Politique National, qui fusionne, en 1932, avec l'Union de Défense Economique sous le titre l'Union Nationale.

Georges Oltramare en devient le chef et joua son rôle contre Léon Nicole. C'est à cette époque qu'Oltramare se lie, et cela ne lui porta pas bonheur, avec plusieurs personnalités politiques étrangères d'extrême-droite.

En 1940, après la défaite française, Georges Oltramare, qui a abandonné la direction de l'Union Nationale, se voit interdire son «Pilori». Il part alors, et cela sera son erreur capitale, pour Paris, où il accepte de parler à la radio et d'écrire sous le contrôle allemand.

La défaite de l'Axe le ramène au pays après qu'il eût suivi Laval à Sigmaringen. En 1947, reconnu coupable d'atteinte à l'indépendance de la Confédération et d'inobservation des prescriptions de service, Georges Oltramare est condamné à trois ans de réclusion et cinq ans de privation de droits civiques.

En 1950, la Cour de Justice de la Seine le condamne à mort par contumace.

En 1952, il part pour l'Espagne, puis pour le Caire où durant un an il fait le speaker pour Nasser.

Cependant, il publie deux libelles, un roman, puis un volume de mémoires, «Les Souvenirs nous vengent».

Dès 1958, reparait «Le Pilori», mais qui ne retrouve, évidemment, pas l'audience d'autrefois.

Avec la mort de M. Georges Oltramare, que rien ne laissait prévoir, c'est un chapitre, presque inconnu des jeunes générations, qui se clôt dans l'histoire politique genevoise.

Il serait indécent, au lendemain même de ce décès, et en présence d'une famille en deuil, à laquelle vont nos condoléances, de porter un autre jugement.

«La Suisse», 17 août 1960

Georges Oltramare : 1986 - 1996 (suite)

Georges Oltramare
Officier des Saints Maurice et Lazare
 par Aldo Ferraglia

«L'enfant terrible du Pays romand» (Jean Mabire) aurait atteint le siècle d'existence si de pénibles épreuves ne l'avaient soustrait à notre affection et au soulagement de sa famille le 16 août 1960. Il était né le 17 du même mois en 1896. Le mois des «Lions» en ajoutait un à la collection des meneurs d'hommes.

Plusieurs avis mortuaires, dans «La Suisse» du surlendemain, annoncent sa disparition, ceux de la rédaction et collaborateurs du Pileri, les abonnés et lecteurs de ce dernier, le Groupement des Petits-Fils de Toepffer, de ses amis, des anciens membres de Res Helvetica, qui, pour les obsèques, prient de se référer à l'avis de la famille. J'ai cherché dans la presse genevoise du 18, je n'ai trouvé trace d'un avis de la famille. Préservant ainsi le secret de l'office religieux prévu au Temple de la Fusterie, évidemment sans le corps.

Ils nous abandonnaient la dépouille, à nous les pouilleux. Sacrifiant à l'usage revu et corrigé, ils crurent donc ressortir du lieu consacré la conscience tranquille et déjà «politiquement correct» ils nous laissèrent l'honneur du dernier salut au disparu. Il ressort de l'évidence que Géo était mieux parmi nous, abasourdis devant l'un de nos phares désormais éteint.

Nous étions et restons sa vraie famille. Le clan Oltramare a fait prier le pasteur pour que Dieu pardonne les péchés de leur parent «perdu» Qui priera pour le pardon de cette indigne procédure ?

Il n'en alla pas de même pour Monsieur Léon Nicole, son vieil adversaire politique. Ils ne se ménagèrent pourtant pas tout au long de leur combat réciproque. Il était là, chapeau mou, barbichette blanche, appuyé sur sa canna. Respect ! Quelle leçon pour les «bourgeois» de la Cité de Calvin Jacques Aeschliman, dans son billet «Au jour le jour» (La Suisse du 17. Cf encadré) sous la signature obligée d'Arlequin, annonçait «la mort du poète». Obligé d'écrire sous un pseudonyme, il ne pouvait braver la censure et parler de son ami G.O. La chape de plomb était déjà prête pour recouvrir le linceul et la mémoire du tribun.

Après quelques mots émouvants prononcés par un de ses amis devant la bière encore ouverte, les employés des pompes funèbres arrivèrent pour vaquer à leurs fonctions, le cercueil refermé, il le descendirent par l'escalier de la chapelle, entre une haie d'honneur improvisée et spontanée de ses amis, le bras droit levé bien haut et paume bien ouverte, sous les quolibets des voisins massés aux fenêtres et sous la haute surveillance d'une escouade de policiers en civil. Nous nous enquérîmes du lieu de sépulture ? Motus et bouches cousues. Nous nous séparâmes rapidement en trois groupes correspondant aux trois cimetières de la ville. Nous avons écarté celui de Plainpalais et pour cause. Il est réservé aux personnages qui ont marqué la République. Tiens donc !

J'ai déjà ailleurs suggéré que remplacer les politiciens par des femmes exclusivement ferait aussi bien l'affaire. Ou pourquoi pas à la tête d'un Etat autoritaire un pur poète un peu fantasque. Pourquoi pas des alexandrins à la place du saxophone ou de l'accordéon.

Hélas, les «vrais» démocrates n'en veulent pas, préférant réserver leurs suffrages à un beau parleur qui ne sait bien

souvent même pas écrire, ni en prose, ni en vers. Si toutes les fesses qu'il a bottées à la tribune où dans ses écrits lui avaient musclés cuisses, mollets et chevilles, il aurait pu vider la Coupe des biens pensants aux tirs au but.

Il a préféré la «mort subite». Adieu !

G. OLTRAMARE**L'école des dégourdis**

Je croyais retrouver une patrie; je suis entré par la petite porte, dans un casino, où les heureux gagnants moquaient les déçavés.

- Vous avez misé sur la mauvaise carte !

(...)

On est blanc, on est noir, innocent ou coupable selon les caprices d'une loterie dont le tirage eut lieu sur les champs de bataille. Les mots qu'on employait qu'avec une terreur sacrée, après mûre réflexion et minutieux dosages, on les prodigue, on les gaspille, on les jette par poignées de confetti dans un Carnaval où la vengeance, la rancune et la démagogie, sous la perruque des chats-fourrés, prononcent des arrêts grotesques. Qui donc eût soupçonné qu'on pouvait être germanophile comme Charles Maurras, traître comme Pétain, criminel comme Brasillach ou, comme Thorez, patriote ?

Dans cette cohue, le bon sens et la logique semblent des poids morts. On s'en veut d'être alourdi de scrupules. Il faut jouer des coudes, aller au plus pressé, profiter d'une aubaine et fuir la bagarre.

- Hé là ! Pas si vite. Le souffle me manque. Je porte un bagage, ma doctrine, mes croyances...

- Débarassez-vous en et suivez les remous de la foule.

- Mais j'entends demeurer fidèle...

- Fidèle ? Les renégats sont fidèles aussi, à leur manière. Les reniements ont leur excuse : la fidélité au Bifteck. Chantons tous la palinodie. L'homme absurde est celui qui ne change jamais et Frégoli est notre maître !

J'envie les gens qui savent se débrouiller et épouser une cause avec l'arrière-pensée de divorcer à la première occasion. A la foire aux faux-semblants, j'ai mis les apparences contre moi. Il est dangereux de se rire des opinions admises, plus dangereux encore de négliger les atouts que jouent les politiciens de métier, et ce qui est impardonnable, c'est de se lâcher à des expressions trop vives, si déjà ce qu'on exprime heurte les sentiments du plus grand nombre. (...)

Georges Oltramare

(extrait de *Réglons nos comptes*, Genève, 1949)



en bref



Cahiers des Amis de Robert Brasillach

La sortie des *Cahiers des ARB* n° 41 a notamment été signalée par *Rivarol* (27 septembre 96), *La Lettre de Magazine-Hebdo* (13 septembre 96), *Lectures Françaises* (octobre 96), le *Cercle Hermes Metz*, *The Scorpion* (n° 18, printemps 97). *Enquête sur l'histoire* (n° 13, printemps 95) mentionne la publication des *Cahiers* n° 40 ainsi que la sortie, aux éditions du Forum, de la cassette *Les sept couleurs* et la réédition de *l'Anthologie de la poésie grecque* au Livre de Poche, «une œuvre à laquelle le poète s'attela en avril 1944 - «une besogne pénible au milieu des catastrophes» -, et qui ne fut publiée qu'après sa mort».

Lu dans *Le Glaneur* (sept-oct. 1996, Association les Glaneurs, 7, rue Villedo, 75001 Paris):

«Succédant au remarquable n° 40 consacré au cinquantième anniversaire de la disparition de R. Brasillach, cette nouvelle livraison a pour thème principal la genèse, la publication, l'accueil, la lecture et la relecture de Notre Avant-Guerre, le plus connu sans doute, de tous ses livres, le plus souvent réédité et le plus commenté. Une fois de plus, à travers les différents éclairages et contributions de ce dossier, c'est le thème du bonheur, ou si l'on préfère celui de la poignante nostalgie d'une douceur de vivre et de penser définitivement enfouie, qui domine, comme si l'auteur et la galerie des figures évoquées savaient d'instinct que ce qui est ici nommé avant-guerre n'était bien que le trop bref entracte accordé entre deux guerres. N'en accablons pas ceux qui l'ont vécu et l'ont exprimé. Demandons-nous seulement, à toutes fins utiles, si ce n'est pas aussi à cette génération que pourrait s'appliquer la réflexion de Renan, formée elle en 1848, que «le travail intellectuel a été abaissé au rang des jouissances, et, au jour des choses sérieuses, il est devenu insignifiant comme les jouissances elles-mêmes.» (...)

Lu dans *Polémique Hebdo* (Bruxelles, 19 sept. 96, Marc Laudelout):

«Fondée en 1948 à Lausanne par Pierre Favre, l'association des Amis de Robert Brasillach a pour but de perpétuer le souvenir de l'écrivain mort en 1945 et de faire connaître son œuvre auprès des nouvelles générations. Pierre Favre craignait parfois qu'elle ne sombre dans l'oubli. Aujourd'hui, on peut dire que la partie est gagnée: les romans de Brasillach sont constamment réédités et certains sont même disponibles en collection de poche.

Après la mort du président-fondateur, il était probable que l'association ne connût pas le même dynamisme. Heureusement, elle fut reprise en main par un jeune avocat genevois, Pascal Junod, qui poursuit avec une fidélité et une rectitude remarquable le travail de son aîné. Le 41ème cahier vient de paraître. Il comprend deux volets: le premier est consacré à son livre *Notre Avant-Guerre*, superbe évocation du Paris de l'avant-guerre. La nostalgie et le goût du bonheur gouvernement ce qui est sans doute le meilleur livre de Robert Brasillach. Différents textes signés Bardèche, Alain Sanders, Peter Tame, Cécile Dugas, analysent le contexte et la trame de cet ouvrage. Le dossier se clôt par un dossier de presse rendant compte de la manière dont *Notre Avant-Guerre* fut

accueilli en 1941, au moment de sa parution.

Le second volet de ce cahier est constitué d'un hommage à feu Jacques Isorni qui fut, comme on sait, l'admirable défenseur de Brasillach en 1945. En France, hormis la presse nationale, sa mort a suscité l'indifférence générale. Les amis de Brasillach réparent cet affront et évoquent de manière sensible et juste toutes les facettes de cet homme qui fut aussi député, écrivain, peintre et, bien entendu, remarquable conférencier. (...)

Lu dans *Pas de Panique-Europe Nouvelles* (L'Anneau, BP 7, B-1601 Ruisbroek, mars 1996):

«Triste anniversaire que fêtent les ARB: le cinquantième de l'assassinat légal de l'écrivain, fusillé le 6 février 1945 après un procès bidon. Rappelons que Brasillach s'était rendu parce que de courageux «résistants» de la 25ème heure avaient emprisonné sa mère, veuve d'un officier mort pour la France en 14-18. M. Junod a rassemblé une série de textes de valeurs (...). Les témoins de cette époque disparaissant, place est faite à des réflexions parfois plus détachées mais pas moins pertinentes. H. Le Boterf souligne avec raison que trop de livres de Robert Brasillach sont encore introuvables, sinon chez les bouquinistes. Curieux contraste: les livres des maudits (Drieu, Céline, Fontenoy, Rebatet, etc) s'arrachent sur les quais ou quand ils sont réédités (par ex. le *Journal de Drieu* ou les *Lettres de prison de Rebatet*)... et la masse des livres des vainqueurs de 45 moisit dans l'indifférence générale.»

Lu dans *Rivarol* (14 juillet 1994)

«Il est difficile de se faire aujourd'hui une idée juste de ce que fut pour les garçons de cette génération la révélation du fascisme», écrit Maurice Bardèche dans la dernière livraison des «Cahiers des Amis de Robert Brasillach» consacrée cette fois-ci à ce roman charnière et étonnant qu'est «*Les Sept couleurs*» (Plon, octobre 1939). Les nombreuses contributions tentant de saisir l'authenticité du fascisme latent qui sourd dans le roman de Brasillach constituent un superbe travail qui, outre le caractère extrêmement novateur des «*Sept couleurs*», souligne qu'avec ce roman Brasillach enterrait bel et bien sa jeunesse pour s'approprier à assumer son engagement politique non plus comme un spectacle mais comme un devoir.»

Robert Poulet, écrivain anticonformiste

Dans sa livraison d'octobre 1996 *Lectures Françaises* rappelle, à propos de la récente biographie de Robert Poulet par Jean Rimeize, que le journaliste et critique littéraire belge fut notamment le biographe de Brasillach, Céline, Jean Paulhan ou encore Pierre Louys.

Bibliothèque Saint Michel

Dans son intéressant catalogue de septembre 1996 la Bibliothèque Saint Michel (201 rue Ste Christine, Le Mourillon, 83000 Toulon) propose plusieurs ouvrages de Brasillach dont les *Poèmes de Fresnes*, *Les Sept Couleurs*, *Notre Avant-Guerre* et *Comme le temps passe*. On y trouve également Barrès, Benoist-Méchin, Céline, Drieu La Rochelle, Isorni, Maurras, Raspail, Volkoff et beaucoup d'auteurs de la droite traditionnelle.

Un plateau littéraire de qualité

Dans son numéro du 2 août 1996, *Ouest-France* rend compte des 13e journées du livre de Granville qui rassemblèrent une cinquantaine d'écrivains, parmi lesquels Gilles Perrault dont il est dit, en légende de sa photo, qu'il «refuse toutes les injustices». On ne saurait exclure de ce refus les lignes pleines de compréhension qu'il écrivit sur Robert Brasillach, «immortalisé dans sa propre jeunesse par un destin injuste» et qu'il n'a jamais reniées. Son mérite est d'autant plus grand qu'il a passé «sa jeunesse au sein d'une famille qui a

En bref (suite)

refusé d'obéir à Vichy», comme le précise encore la même légende. Il était juste de le rappeler ici. (voir également l'extrait du livre de G. Perrault, *Les Parachutistes*, dans la rubrique *Ceux qui ont parlé de Robert Brasillach*)

De Gaulle, l'homme de sang. Erratum !

Le bulletin n° 104 (p.5), citant un article de Rivarol du 10 février 1995 consacré à la soirée parisienne du 6 février 1995 à la Mutualité, attribuait l'extrait du discours cité à François Brigneau. Ce discours avait en réalité été prononcé par Camille Galic, directrice de Rivarol. Voilà, le mal est réparé !

Brasillach dans le domaine public ?

Dans son n° 13, *Enquête sur l'histoire*, ainsi du reste que plusieurs confrères, annonçait à tort que les œuvres de Brasillach et Drieu la Rochelle, appartiennent désormais au domaine public, précisant notamment que les ouvrages politiques de Drieu, dont la réédition était bloquée par Gallimard, pourront à nouveau être publiés. Cette erreur prend sa source dans une interprétation a priori correcte de la législation française en matière de droits d'auteurs qui prévoit effectivement qu'une œuvre tombe normalement dans le domaine public cinquante ans après la mort de l'écrivain. Mais en temps de guerre, ce délai ne court pas et se trouve reporté d'autant. Or en ce qui concerne le 2^e conflit mondial, une ordonnance d'exception a prolongé «l'état de guerre» en France jusqu'en 1948 ! Nos lecteurs en tireront les conséquences qui s'imposent. Par ailleurs, l'Union européenne vient d'adopter une législation commune qui porte désormais le délai emportant déchéance des droits d'auteur à 70 ans au lieu de 50. Dès lors, il faudra encore attendre plus de vingt ans avant que les œuvres des auteurs de *Notre Avant-Guerre* et de *Le jeune Européen* ne tombent dans le domaine public.

Lettre ouverte à une historienne

Mis en cause par Madame Verdes-Leroux dans son livre *Refus et violences*, Gilbert Comte lui a adressé une assez cinglante mise au point que Dominique Venner publie in extenso dans le n° 17 d' *Enquête sur l'histoire*. G. Comte se voyait accusé d'avoir récupéré et falsifié des réflexions de François Mauriac sur Robert Brasillach, lors d'une double page consacrée à l'écrivain par *Le Monde*, en février 1970.

«J'ai essayé, expose l'historien, d'offrir à mes lecteurs un journalisme rigoureux. Je n'y suis certes pas parvenu dès les premiers essais. Mais, très vite j'ai préféré l'analyse, les démonstrations irréfutables aux clameurs furibondes, aux colères pathétiques. Mon article sur Brasillach se conformait à cette règle.

Aussi recommandait-il de lire les articles du malheureux garçon, non pas d'après quelques morceaux choisis, mais dans la collection de Je Suis Partout, en entier, où il se montrait, selon moi, un «tempérament passionné, volontiers implacable, converti en ange exterminateur», avec «des mots qui tuent et font tuer»; quelques citations déplorables complétaient, justifiaient mon propos. Était-ce là une «opinion partisane» en sa faveur, comme vous le soutenez ? (...)

A l'écoute de Colette

Dans le n° du 25 octobre 1996 de *La semaine d'Anvers*, qui travaille désormais en collaboration avec *Le journal de Genève*, Jean Devyver consacre quelques lignes au livre *Colette* : «mes vérités» (éd. Écriture), qui rassemble une série d'entretiens avec André Parinaud :

«Comme tous les entretiens avec des écrivains, ceux-ci sont révélateurs d'une forte personnalité et d'un talent

authentique. Un normalien de dix-huit ans écrivait qu'elle avait «avec Montaigne, la prose la plus concrète de notre histoire» : c'était Robert Brasillach.»

«La critique, lit-on dans cet ouvrage (p.55), se préoccupait déjà de son œuvre. Un jeune normalien, Robert Brasillach - qui l'invita d'ailleurs à tenir une conférence à l'école -, écrivit dans *L'Action française* que Colette et Montaigne avaient «sans doute les deux proses les plus concrètes et les plus nettes de notre histoire». Analysant la démarche de la romancière il expliquait : «Elle s'est peu à peu purifiée, "élevée"; sa sagesse était «peut-être la sagesse tout court».

La citation est reprise dans *Madame Figaro* du 18-24 mai 96 qui rappelle qu'elle est due à «Robert Brasillach, futur fusillé».

Brasillach et la police de la pensée aux BBR...

Comme chaque année, *Libération* (30 sept.96) n'a pas manqué de vomir quelques lignes sur la traditionnelle fête des Bleu Blanc Rouge du Front National, relevant cette fois que «conformément aux consignes du secrétaire général, Bruno Gollnisch, la direction du FN avait pris soin d'évacuer des stands les ouvrages les plus sulfureux et la plupart des insignes ou documents évoquant la Seconde Guerre mondiale. Seuls trônaient les œuvres de Robert Brasillach, l'écrivain collaborationniste fusillé à la Libération, (...)».

Même son de cloche dans le *Canard enchaîné* du 2 octobre 96 dont le journaliste a effectué un travail de (basse) police, épurant chaque stand à la recherche de quelques «interdits» qui auraient échappé à la vigilance des lieutenants de Jean-Marie Le Pen. Trophée de chasse: le *Guide des citations de l'homme de droite* par Francis Bergeron, dont on tire, après un habile tripatouillage, cette citation de Robert Brasillach : «Il faut traiter le problème juif en bloc et ne pas garder les petits». La phrase reproduite dans le livre cité est en réalité la suivante : «Il faut traiter le problème juif sans aucun sentimentalisme. Il faut se séparer des juifs en blocs et ne pas garder les petits.» Et Bergeron de rappeler que cette citation elle-même, généralement reproduite dans les manuels d'histoire, est inexacte et n'a pour but que de discréditer Brasillach de façon définitive, en lui amputant une complicité objective dans la déportation d'enfants juifs. Après l'avoir replacée dans son contexte de l'époque, il reproduit la phrase exacte de Brasillach, parue dans *Je suis partout* du 25 septembre 1942. Mais cela, le vilain *Canard* préfère l'ignorer, concluant simplement : «C'est bien connu : Brasillach fut un authentique humaniste et les camps de concentration, des sortes de colonies de vacances.»

Lucien Combelle (1913-1995)

Maurassien qui, durant l'occupation, préféra le fascisme aux positions anachroniques de *L'Action française*, Lucien Combelle est mort l'an dernier, cinquante ans après son aîné, Robert Brasillach, dans une indifférence quasi générale. Paul Sérant, dans *Enquête sur l'Histoire* (n° 15, hiver 96), lui rend hommage et nous rappelle que «Quand, dans l'été 1943, Brasillach quitta Je suis partout, Combelle lui proposa, ainsi qu'à Drieu La Rochelle, d'écrire à ses côtés dans l'hebdomadaire *Révolution nationale* dont il était devenu rédacteur en chef. Alors que Je suis partout tirait à trois cent mille exemplaires, *Révolution nationale* n'a pas dû dépasser trente ou quarante mille. Mais il était à la fois plus mesuré et plus lucide.

Très imprudent dans ses contacts, Combelle ne tarda pas à être arrêté. Il rejoignit Brasillach à la prison de Fresnes. Brasillach dont tout le monde croyait qu'il serait gracié, fut finalement fusillé. En dépit d'une lettre adressée par André Gide à ses juges pour leur demander de le libérer, Combelle fut condamné à quinze ans de travaux forcés. (...)

En bref (suite)

Lucien Combelle se livrera dans deux livres de souvenirs, *Les Prisons de l'espérance* (1952), suivi de *Péché d'orgueil* (1978) qui nous entraîne sur les pas de Maurras, Drieu La Rochelle, Céline et Brasillach, vivant «*les derniers événements dans une sincérité nullement feinte... une sincérité d'adolescent*».

Pluralisme ?

Analysant les polémiques qui ont alimenté tant les médias que le monde politique à propos de la condamnation du groupe NTM et du festival du livre de Toulon, *La lettre de Magazine Hebdo* (n° 531, 29 nov.96) s'interroge sur le curieux dialogue de sourds engendré par ces affaires autour du «pluralisme» :

«*Un programme de télévision rendant hommage ou présentant un portrait mesuré, compréhensif, de Jean Jaurès, Henri Barbusse, Jules Michelet, Emile Zola, Rosa Luxemburg, ou Che Guevara, est d'une extraordinaire banalité. Une émission du même genre consacrée à Rivarol, Louis de Bonald, Paul Bourget, Maurice Barrès, Charles Maurras, Donoso Cortès, Alexis Carrel, Robert Brasillach, Henry de Montherlant, Jean Annouilh, José Primo de Rivera, Arthur Moeller van den Bruck ou Carl Schmitt, est tout simplement impensable. Bien qu'ils constituent eux aussi une part du patrimoine français ou européen, qu'ils aient eux aussi tenu leur place dans l'histoire des idées, de tels auteurs ne seront jamais évoqués à la télévision - sinon pour leur faire un procès posthume. Ils ne peuvent, par définition, qu'être voués aux gémonies ou gommés de la mémoire.(...)*»

Le Grand Bornand, 19-24 Août 1944

Au matin du 19 Août 1944, une centaine de miliciens savoyards incorporés dans la Franc-Garde obtiennent de la Résistance de se rendre avec les honneurs et d'être traités en prisonniers de guerre. Après avoir été désarmés et, pour beaucoup, torturés, ils sont jugés les 23 et 24 Août par ce qui n'a qu'une apparence de justice. Soixante seize miliciens sont ainsi condamnés à mort puis exécutés, le jeudi 24 Août. Le plus jeune venait d'avoir seize ans. Une plaquette, tirée en juin 1989 à 500 exemplaires hors commerce numérotés, leur rend hommage à travers les lettres que ces hommes ont pu faire parvenir à leur famille peu avant de mourir. Ces témoignages émouvants et tragiques se terminent sur quelques vers de *Le testament d'un condamné* de Brasillach, poème écrit à Fresnes le daté 22 janvier 1945.

Exposition

En décembre dernier, la Ligue des Droits de l'Homme a organisé au Foyer des Jeunes Travailleurs, à Roubaix, une exposition intitulée «*Vieilles traditions extrémistes et droites nouvelles en France*» dans laquelle divers écrivains français étaient dénoncés, dont Drieu la Rochelle, Drumont, Maurras, Barrès, Péguy, Céline et... Brasillach (information tirée du *Bulletin célinien* n° 172, janvier 1997).

Quand Claire Chazal lit Brasillach

La présentatrice de TF 1 a publié en janvier 97 chez Plon son premier roman intitulé «*L'Institutrice*», qui raconte l'arrivée, en 1945, d'une jeune institutrice dans un petit village près de Clermont-Ferrand. A l'occasion de la sortie de son livre, Claire Chazal évoque les écrivains de son panthéon personnel: «*J'aime beaucoup Camus, Sartre, Montherlant mais aussi Brasillach qui a écrit une œuvre extraordinaire, Comme le temps passe. Ce qui n'enlève rien aux horreurs qu'il a pu dire ailleurs.*» (Information relevée dans le *Figaro* du 16.01.97)

Dictionnaire des intellectuels français

Les *Ecrits de Paris* (janvier 1997) font une critique sévère du *Dictionnaire des intellectuels français* publié sous la direction de Julliard et Winnock, accusé de fourmiller d'affirmations erronées. Ainsi, «*Claudiel n'aurait jamais signé de pétition (faux : il refusa, certes, de signer celle de Madaule et d'Henriette Psichari pour leurs protégés communistes, mais, aussitôt retraité, signa le Manifeste aux intellectuels espagnols du 10 décembre 1937, aux côtés de Drieu, Léon Daudet, Ramon Fernandez... et il signa en 1945 pour la grâce de Robert Brasillach).*»

Cette étrange Hélène Carrère d'Encausse...

Rivarol, dans son édition du 6 mai 1994, consacrait quelques lignes à l'auteur de *L'Empire éclaté*, ouvrage qui ouvrit, comme chacun sait, à Hélène Carrère d'Encausse les portes de la renommée, quand bien même l'histoire récente a balayé les thèses les plus prétentieuses et soit disant prophétiques développées alors par l'historienne de l'Union soviétique.

Mais là ne réside pas l'intérêt de l'article de notre confrère qui souligne en revanche que la grande presse s'est bien gardée de rappeler les premiers pas en politique du futur député européen. Pour se rafraîchir la mémoire, il convient de relire les *Mémoires* de Maurice Bardèche, une page édifiante étant consacrée à «*la jeune Géorgienne qui nous montra tant d'affection qu'elle nous fut aussi chère, à Suzanne et à moi, que si elle était l'un de nos enfants*». La première rencontre entre le couple et cette fille de vingt ans, poursuit Rivarol, avait été très émouvante : Elle «*s'était précipitée en pleurant dans les bras de Suzanne, le matin du 6 février 1950, à la sortie de la messe qui venait d'être dite pour Robert Brasillach en l'église Saint-Séverin. Elle s'appelait Hélène Zourabitchvili. Son père avait été le dernier président du Conseil de la République de Géorgie. Sa famille s'était réfugiée en France où son père avait été assassiné en 1944.*»

Assassiné par qui ? Si Bardèche ne répond pas à cette question, notre confrère le fait par la voix de Pierre Rigoulot (*Les enfants de l'Epuración*, Plon 1993) : «*(...) le père d'Hélène Carrère d'Encausse, disparu après avoir été arrêté à son domicile par les FTP en 1944.*» D'où le commentaire de Bardèche : «*Sa vie avait été brisée comme la nôtre. Elle partageait notre colère et notre révolte, avec en plus cette intransigeance et cette violence qu'on trouve parfois chez les jeunes filles. Elle devint notre amie.*» Si proche qu'à son mariage, c'est aux enfants Bardèche, neveux du poète assassiné, qu'elle demanda d'assurer son service d'honneur...

Deux «Six-Février» : 1934, 1945

Un public nombreux se pressait le 6 février 1997 à Sathonay-Camp (Lyon) où, à l'invitation de l'Institut de formation, Alain Sanders traitait du 6 février 1934 et du 6 février 1945. Une conférence en quatre temps : présentation générale du sujet; projection des deux films-documentaires de Michel Barsky pour retrouver des images et une grande voix (Pierre Fresnay); hommage à Brasillach par une évocation de *Notre Avant-Guerre*; questions, réponses. Une fois de plus, nous ne pouvons qu'inviter nos lecteurs à se procurer les deux montages produits par *Reconquête Vidéo*: *Il s'appelait Robert; le 6 février place de la Concorde* et l'intégrale des interventions du 6 février 1995 à la Mutualité, manifestation qui suivit la grande après-midi Brasillach organisée par les ARB.

Brasillach, Karl Epting et Karl-Heinz Bremer

Dans son excellent *Céline et l'Allemagne (1933-1945)* (voir plus haut dans notre rubrique *journaux, livres...*), Alain de Benoist consacre quelques pages fort instructives à Karl Epting, cette figure-clé de la politique culturelle allemande en

En bref (suite)

France sous l'Occupation. Ce francophile, chrétien conservateur et membre du Comité franco-allemand, se retrouve à Paris en juin 1940, dans la première équipe constituée par Otto Abetz à l'Ambassade allemande. Il se voit confier la tâche de créer un Institut allemand dans la capitale française. Le principal collaborateur d'Epting est Karl-Heinz Bremer, né en 1908, grand admirateur de Montherlant, auteur d'un livre sur le nationalisme français et dont Brasillach dira dans «*Le tombeau de Giraudoux*» (*La Gerbe*, 3 février 1944) qu'il fut «*mon seul ami allemand*». Il sera tué sur le front de l'Est en mai 1942.

Epting, qui fut interviewé par Brasillach, le 25 octobre 1941, dans *Je suis partout*, fait ouvrir en avril de la même année la fameuse librairie «Rive gauche». Dirigée par Karl Frank, elle compte parmi ses actionnaires et administrateurs des écrivains comme Henry Jamet, Alphonse de Chateaubriant, Lucien Rebatet, Maurice Bardèche et Robert Brasillach.

✍ Ecrivains maudits et politiquement incorrects

Le dimanche 23 mars 1997 de 14 h.30 à 17 h. 30 se tiendront au Centre Charlier (70 Bd Saint-Germain, Paris V^e) les premières rencontres nationales des associations littéraires d'amis écrivains. Organisée par l'Association rétaise des amis d'Henri Béraud, sous la présidence de notre ARB Francis Bergeron, cette manifestation rassemblera les associations défendant les œuvres de Alphonse de Chateaubriant, Robert Brasillach (ARB), Jean de la Varenne, Henry de Monfreid, André Fraigneau, Léon Bloy, Pierre Drieu la Rochelle, Louis-Ferdinand Céline, Pierre Gripari, Jacques Chardonne. Le choix est éclectique. Ces écrivains n'avaient parfois rien de commun, mais ils se retrouvent aujourd'hui, bien souvent, à travers leurs lecteurs et admirateurs communs. Ces derniers considèrent que ces écrivains, peu en conformité avec le prêt-à-penser actuel, n'ont pas encore la place qu'ils méritent dans le panthéon des Lettres françaises.

✍ La littérature occupée ou l'aveugle des couleurs

Dans son édition du 8 mars 1996, *Rivarol*, sous la plume de Bernard Vielescaz, relève qu'un livre sérieux sur la littérature en France de 1939 à 1945 restait encore à écrire. Et notre confrère d'ajouter que ce n'est malheureusement pas le récent ouvrage de Mme de Martinoir, *La littérature occupée*, qui comblera cette lacune. «*Quand on est incapable de d'élaborer un jugement esthétique, on le remplace immanquablement par un jugement moral ou de parti. (...) On devine donc tout de suite quels auteurs Mme de Martinoir va mettre au piquet : elle se contente de recopier la fameuse liste d'épuration dressée en 1944 par le «Comité National des Ecrivains» (...) Céline «reste dans la lignée de la littérature bourgeoise» (...) Drieu ? «le mauvais goût mène au crime» (...)*

A défaut de jugement littéraire, à défaut de jugements pénaux, elle égrène des fiches de mœurs, sur ceux qu'elle n'aime pas, prêtant divers vices à Drieu, à Brasillach, à Rebatet, (...)» De Brasillach, enfin, Mme de Martinoir ne voit dans ses articles que des «*pamphlets orduriers*». Tout est dit !

✍ A propos d'une lettre de Robert Poulet

Dans son catalogue n° 471 (été 96) la librairie bruxelloise Simonson met en vente plusieurs lettres manuscrites de Robert Poulet. L'une d'entre elles, datée Marly-le-Roi le 1^{er} mars 1970, renvoie à son correspondant le texte qui lui a été soumis et qu'il peut publier sous sa signature. A propos de Robert Brasillach qui fut son ami, il est outré de la lettre d'Etiemble inspirée par la haine qui se répand en calomnies contre le poète. «Je crains que les admirateurs de l'écrivain assassiné

ne passent les bornes, dans l'excès de leur dévotion. L'auteur des *Sept couleurs* fut un critique précoce et pénétrant, un romancier plein de charme, un poète émouvant (...) il faut reconnaître qu'on exagère en donnant à Robert Brasillach du «grand écrivain», voire de l'«homme de génie». Il faut garder la mesure.

✍ Prix littéraire pour Pol Vandromme

Belgique : Le prix François 1^{er}, créé en 1990 pour désigner le meilleur critique littéraire de l'année, a été attribué en 1996, lors du salon de la littérature européenne de Cognac, à Pol Vandromme, l'un des premiers adhérents belges des ARB, en 1953 ! Toute la presse s'est faite l'écho de cet événement et a rappelé la carrière littéraire d'un des premiers biographes de Brasillach et Hergé, à la fois journaliste, essayiste, romancier et pamphlétaire. Né en 1927 à Charleroi, on doit à Pol Vandromme une bonne cinquantaine d'ouvrages consacrés tour à tour au théâtre (Jean Anouilh), au sport, à la bande dessinée (*Le Monde de Tintin*), à la chanson (Jacques Brel, Brassens), au cinéma, à la francophonie ou encore à la littérature : Brasillach, Céline, Simenon, Françoise Sagan, Jacques Chardonne, Michel Déon, François Nourissier...

Présidé par l'écrivain Guy Dupré, le jury a considéré les critères suivants : l'indépendance du jugement littéraire, hors des chemins courus des grands prix littéraires; les articles ayant largement contribué à la découverte de nouveaux talents; la qualité de l'écriture comme l'entendait Oscar Wilde : «*la critique est une création dans la création*».

CAHIERS DES AMIS DE ROBERT BRASILLACH

N° 42 La Conquérante Histoire du cinéma

SOMMAIRE

du N° 42 des *CAHIERS* des ARB (parution printemps 1997).

Avant-Propos par Dominique Gallargues.

La Conquérante : Introduction de Maurice Bardèche; Les références littéraires dans *La Conquérante* : Un inventaire du «pouvoir des fables» par Cécile Dugas; *La Conquérante* : portrait de l'amour transcendé par Hélène Marousez; Tendre et volontaire Conquérante

par Willy-Paul Romain; «Un père insupportable» ? L'image du lieutenant Arthémile Brasillach dans *La Conquérante* par Peter Tame; *La Conquérante* par Georges Blond; Une merveilleuse épopée sur les bâtisseurs d'Empire par Henri Poulain; *La Conquérante* par Les Anagnostes; *La Conquérante* par Paul Bertin; *La Conquérante* par J. L.; Articles de Robert Brasillach : Les maîtres de l'Empire, Lettre à un Allemand de la Ligne Siegfried sur la question coloniale, Lettre à un étudiant italien sur la nature des choses, Pour une doctrine impériale, Le sens de l'Empire et les lettres françaises, Le roman-fleuve rompt ses digues.

Histoire du Cinéma : Une histoire du cinéma par François Vinneuil; *Histoire du Cinéma* par Kléber Haedens; Le film, témoin du monde. «L'Histoire du Cinéma», de Maurice Bardèche et Robert Brasillach par Georges Blond; Le merveilleux univers des images mouvantes par Henri Poulain; *Histoire du Cinéma* par A. J.; Articles de Robert Brasillach : Ombres grises; Le cinquantenaire du cinéma (I) : Les premiers pas; Le cinquantenaire du cinéma (II) : Georges Méliès; Le cinquantenaire du cinéma (III) : Les inventions de 1900. Documents inédits : Lettres écrites par Robert Brasillach à Maïe Jamet.

*Le portrait de Robert
Brasillach dans
Fifi roi par Claude Jamet*

BRASILLACH CONDAMNE A MORT

Dimanche 21 janvier.

J'apprends à l'instant la condamnation à mort de Robert Brasillach. Après Suarez, Paul Chack, Puysegur, Béraud, c'est la série – rouge – qui continue. Libération-Vengeance ! comme ils disent. Mais celle-là me touche de beaucoup plus près. Comment ne serais-je pas remué ? Brasillach n'était pas de mes amis. Autrefois, à l'Ecole, nous étions même

assez chien et chat, tous les deux; lui disciple de Maurras, moi, d'Alain; lui lancé déjà en pleine «Action Française», moi, scribouillant de temps en temps dans «L'Université républicaine». Nous n'étions pas du même côté de la barricade. Et puis, j'étais maigre. N'empêche que nous avons vécu deux ou trois années côte à côte, dans la même turne, avec Bardèche, Thierry-Maulnier. J'avais beau être externe. On me voyait quelquefois. Nous avons tout un coin de souvenirs communs : le poêle où la thièrre chauffait en permanence; le petit divan gris poussiéreux; le phonographe, nos livres, nos images – que je revois si bien – parlent encore à mon cœur, comme au sien, de notre jeunesse. Brasillach ! Il portait, en ce temps-là, d'étonnants complets du Fashionable, à carreaux beige ou rose, et d'invraisemblables cache-cols. Il était coquet, gracieux; tout en rondeurs, la peau très blanche. En parlant, il passait constamment le bout de la langue entre les lèvres. Si je me souviens bien, on ne le tenait pas, à l'Ecole, pour un garçon très sérieux : trop mondain, trop au fait des salles de rédaction, des coulisses de théâtre. Je crois qu'on l'enviait un peu. C'est aussi qu'il avait trop de bonheur, trop de succès précoces. Quand nous peinions sur nos versions grecques, en Sorbonne, il préparait déjà, comme en se jouant, ses premières œuvres. Il connaissait Juvet, Giraudoux, Ludmilla et Georges Pitoëff. Toutes les portes s'ouvraient devant lui, devant son jeune talent, comme on disait déjà. Naturellement, il fut recalé au concours de l'agreg. Il semble qu'il n'attendait que cela pour se lancer sans remords dans Paris, les journaux, la littérature. Je l'ai perdu de vue. Marié, professeur, provincial, militant bientôt du Front Populaire, et passionné, mon chemin semblait aller aux antipodes du sien. Je ne lisais guère ses livres...

Nous nous sommes retrouvés après la guerre, fin 41. J'étais allé lui porter mes *Carnets de dérouté*, dans son antre, à l'imprimerie de «Je suis partout». Il m'a reçu très gentiment – c'est sa nature d'être gentil – mais beaucoup plus cordialement que je n'attendais. Lui-même avait été prisonnier en Allemagne; il en était revenu changé, même au physique, maigri, virilisé et les tempes blanchissantes. Nous n'étions pas beaucoup plus d'accord qu'autrefois, lui fasciste et ultra, moi, toujours socialiste et toujours républicain. Et pourtant, nous pouvions maintenant nous serrer la main, franchement, par-dessus toutes nos différences. Camarades et confrères, en somme. Il parlait de mes livres, comme je parlais des siens. Nous nous rencontrions quelquefois – rarement – au théâtre : par exemple, le jour de la générale du *Soulier de satin*, où nous portions tous les deux sous le bras le volume de Claudel. «On reconnaît bien toujours l'Ecole, malgré tout !» Une fois nous avons déjeuné ensemble, avec Maurice Bardèche, dans un petit restaurant alsacien du boulevard Saint-Michel; ça devait être au début de 43. Il m'avait confié ce jour-là ses rancœurs, ses déceptions de militant engagé dans la collaboration. Il aspirait déjà, sûrement, à la retraite, ou au retrait, tout au moins, sur des positions nuancées – ce retrait qu'il devait effectuer après la chute de Mussolini – trop tard – quand il quitta «Je suis partout» pour se replier sur «La Chronique de Paris», la littérature, le théâtre – qu'il n'aurait jamais dû quitter – et la traduction des Erotiques grecs. J'avoue que, sur le moment, je n'avais pas bien compris ce mouvement de retour «à nos chères études», qui ne m'était apparu que de prudence, d'une prudence d'ailleurs dont je pressentais qu'elle serait inutile. Je crois que j'étais très injuste. Nous nous sommes revus pour la dernière fois, était-ce le 17 août ? peut-être le 18, au Coq d'Or. Des amis l'accompagnaient, Bardèche, Audibert, quelques jeunes. Je me suis levé de table à sa rencontre, un peu surpris de le trouver là. Tous ses anciens coéquipiers de «Je suis partout» – «nous ne sommes pas des dégonflés !» – étaient partis depuis longtemps pour l'Allemagne, ou l'Espagne. «Tu restes à Paris ? – Comme tu le vois !» Nous nous serrâmes la main. Il était souriant presque gai, juvénile, charmant de courage désinvolte.

Pauvre Robert ! Je ne veux pas refaire son procès, ni juger ses juges. Je ne sais pas même, au juste, quelles charges on avait retenues contre lui, ni comment il s'est défendu, ni rien de ce qui s'est passé à l'audience. Lui a-t-on fait porter le poids écrasant de la page d'échos de «Je suis partout» (où il n'était pour rien) toujours pleine à craquer de dénonciations ? Ou ne l'a-t-on tenu pour responsable que de ses propres écrits ? Hélas, c'était sans doute assez, et beaucoup trop. Dès septembre, je me rappelle avoir lu dans les journaux de la Libération des phrases qu'on citait de lui, vraiment terribles – si elles étaient authentiques – contre les communistes, contre les Juifs; il aurait fallu, à l'entendre, les coller tous au mur, sans autre forme de procès. Ce sont ces phrases qui le tueront. Phrases indéfendables, certes, je suis convaincu cependant que, sous sa plume trop légère, ce n'était que des phrases, de la rhétorique, de la littérature. Je ne sais pas. Au fond, je connais si peu Brasillach, et si mal. Je ne puis me mettre dans sa peau, je veux dire dans sa conscience; chacun y est bien seul. Je ne puis cependant en lui voir un «traître» pour de vrai; bien sûr que non; il avait trop de culture, trop de nuances humaines; il était tellement loin, semblait-il, par l'esprit et par l'âme, de ces fanatiques ou gangsters de plume qui l'entouraient. Qu'allait-il faire, qu'est-ce qu'il est allé faire dans cette galère ? Il était né, évidemment, pour nous parler des livres, pour en écrire lui-même, de souvenir, de nostalgie. Il y avait une petite musique en lui, sensible, triste et gracieuse, lancinante, qu'on retrouve partout, dans ses poèmes, dans ses essais, jusque dans ses plus rapides papiers : une espèce de hantise proustienne du temps perdu, de la jeunesse, des plaisirs et des jours qui s'en vont. Guitariste dévoyé, fourvoyé dans la politique – en plein drame de sang – il a joué trop gros jeu, sans se rendre compte, un jeu qui n'était pas le sien. Un frivole démon l'emportait, aveuglé, comme ivre; hors de lui. «L'espérance est fasciste, criait-il, et il n'y en a pas d'autre.» Il se forçait. Il forçait sa voix, et son génie vrai. Quand il s'est réveillé, qu'il a voulu se reprendre, l'année dernière – trop tard – il avait tout perdu.

Encore une fois, je ne suis pas juge. Rien qu'un témoin, lointain. Je ne sais pas, je ne veux pas savoir s'il fut coupable, ou à quel point. Je sais seulement qu'il a été brave à la fin; qu'il est resté en France, alors qu'il aurait pu se sauver, ailleurs; qu'il est venu de lui-même se constituer prisonnier, pour qu'on relâche sa mère et son beau-frère, que les fifis avaient pris comme otages à sa place; et qu'à l'audience, jouant sa tête, il a parlé de telle façon, trois heures durant, que le «Popu», scandalisé, se demandait «de quel côté était l'accusé». Pauvre Robert ! si doué, si aimable, si plein d'avenir, si jeune encore – a-t-il trente-six ans ? – si épris de jeunesse, et aimé des jeunes gens, quelle horreur maintenant de penser à ce petit matin peut-être, où ils vont le réveiller, dans cette prison de Fresnes, ici même, à cent mètres de la cellule où je termine ces lignes, pour lui dire que sa grâce est refusée, et qu'on va le fusiller... Est-ce possible ?

(Extrait de *Fifi Roi* par Claude JAMET, éditions de l'Elan, 1947)

Service librairie des ARB

Commandes: Association des Amis de Robert Brasillach, case postale 3763, CH - 1211 GENEVE 3. Les prix indiqués s'entendent franco de port. Pour recevoir des *Cahiers* ou des livres, veuillez payer la somme indiquée en précisant votre commande. Pour les occasions, une facture vous parviendra si l'ouvrage est encore disponible. Pour les paiements, suivre les instructions figurant en page une du présent bulletin concernant le règlement des cotisations.

CAHIERS DES ARB

	CHF / FRF
N ^{os} 1, 2, 3, 13 et 24	Epuisés
N ^o 4	50.-/ 200.-
N ^{os} 5 à 39 (sauf N ^{os} épuisés)	25.-/ 100.-
N ^o 11/12: Hommages à Brasillach	50.-/ 200.-
N ^o 40: 50 ans après : spécial hommages	30.-/ 120.-
N ^o 41: <i>Notre Avant-Guerre</i> , Hommage à Me Isorni	35.-/ 140.-
N ^o 42: <i>La Conquérante, Histoire du Cinéma</i>	30.-/ 120.-
N ^{os} 14 à 16, 18, 19, 25, 27, 29,	
31 à 35, 38 et 39 (rares ex. sur Vergé)	40.-/ 160.-

LIVRES et REVUES

- Anthologie de la poésie grecque par R. BRASILLACH. Stock 1991, 512 pages.	26.-/ 85.-
- Vingt lettres de Robert Brasillach. Lettres inédites, dont une en fac-similé, avant-propos de M. BARDECHE. Ed. ARB, numéroté luxe	24.-/ 80.-
- Morceaux choisis de Robert Brasillach. Textes rassemblés et présentés par Marie Madeleine MARTIN, Ed. P. Cailler 1949, 398 p.	50.-/ 180.-
- Robert Brasillach écrivain par Bernard GEORGE. SPL 1992, album relié, 23 x 29cm, 75 photos, 96 pages.	99.-/ 350.-
- Fulgur. Roman (Brasillach, Maulnier, Vailland) paru en feuilleton en 1927. Julliard 1992, 370 p.	44.-/ 140.-
- Robert Brasillach ou Encore un instant de bonheur par Anne Brassié. Cahier-photos, Laffont 1987, 420 pages.	34.-/ 120.-
- La mystique du Fascisme dans l'œuvre de Robert Brasillach par Peter TAME. NEL, 464 p.	57.-/ 190.-
- Brasillach par Jean MADIRAN. NEL 1985, 258 p.	30.-/ 100.-
- Je suis partout 1930-1944 par Pierre-Marie DIOUDONNAT. La Table Ronde 1987, 472 p.	50.-/ 170.-
- Corneille par R. BRASILLACH. Fayard 1959, relié, 356 p., 16 pages d'illustrations hors texte.	32.-/ 125.-
- En marge de Daphnis et Chloé. La journée des absents par R. BRASILLACH. Altaïr 1983.	10.-/ 35.-
- Trente-cinq poètes chantent Robert Brasillach. Altaïr 1984, 82 p.	12.-/ 40.-
- La Mort en face. Collectif, publications F.B. 1993, nombreuses illustrations, 160 pages.	45.-/ 150.-
- Guide des citations de l'Homme de Droite par Francis BERGERON, 1991, 176 pages.	18.-/ 60.-
- Guide des grands livres de l'Homme de Droite par Francis BERGERON, 1993, 305 pages.	35.-/ 120.-
- Enquête sur l'Histoire (dirigée par D. Venner)	
N ^o 6, 1993: L'Age d'Or de la Droite	13.-/ 45.-
N ^o 10, 1994: Les écrivains et la Collaboration 1940-1945	13.-/ 45.-
N ^o 16, 1996: La guerre d'Espagne 1936-1939	13.-/ 45.-
- Léon Degrelle et l'avenir de "REX" par Robert BRASILLACH, Le Jeune Européen 1994, 87 pages.	30.-/ 110.-
- A Fresnes au temps de Robert Brasillach François BRIGNEAU, Mes derniers cahiers	
1. La nuit du 16 octobre 1944; 70 p.	18.-/ 70.-

	CHF / FRF
2. Un rude hiver. 1994, 70 pages	18.-/ 70.-
3. Le procès, la mise à mort	18.-/ 70.-
- Brasillach... le maudit par Pierre PELLISSIER. Denoël 1989, 454 p., relié, cahier photos	45.-/ 180.-
- Brasillach, l'illusion fasciste par Pascal LOUVRIER. Perrin 1989, 280 pages	38.-/ 145.-
- Notre Avant-Guerre par R. BRASILLACH. Le livre de poche, 1992, 448 pages.	14.-/ 50.-
- Les Poèmes de Fresnes par R. BRASILLACH. La Table Ronde, 1992, 80 pages	24.-/ 80.-
- Le Voleur d'étincelles par R. BRASILLACH. Godefroy de Bouillon 1995, 160 pages	28.-/ 100.-
- Histoire de la Guerre d'Espagne par BRASILLACH et M. BARDECHE. G. de Bouillon 1995, 412 p.	50.-/ 180.-
- Le Marchand d'Oiseaux par R. BRASILLACH. Godefroy de Bouillon 1995, 151 pages	28.-/ 100.-
- Les Sept Couleurs par Robert BRASILLACH. Godefroy de Bouillon 1995, 189 pages	28.-/ 100.-
- Bérénice par Robert BRASILLACH. Godefroy de Bouillon 1995	26.-/ 89.-
- La Conquérante par Robert BRASILLACH. Godefroy de Bouillon 1997, 296 pages	45.-/ 170.-
- L'Avant Scène n° 523 , Août 1973: <i>La Reine de Césarée</i> , Robert BRASILLACH, 40 pages	12.-/ 50.-
- Le romantisme de la jeunesse chez R. Brasillach par Ginette GUITARD-AUVISTE, 12 pages, fac-similé d'un article paru dans <i>Ecrits de Paris</i> , février 1969	6.-/ 24.-

OCCASIONS

- Cahiers ARB N° 11/12 (sur Auvergne)	225.-/ 900.-
- Cahiers ARB N° 1 à 4 reliés en 1 volume	400.-/ 1'600.-
- Cahiers ARB N° 1 à 20 reliés en 6 vol.	600.-/ 2'400.-
- Cahiers ARB N° 1, 2, 3, 13 et 24 le N°	100.-/ 400.-
- Lettre à un soldat de la Classe 60 par Robert BRASILLACH. Les Sept Couleurs 1960, 140 pages	45.-/ 180.-
- La Conquérante par Robert BRASILLACH. Club du Livre du mois 1953, 344 pages	50.-/ 200.-
- Les Sept Couleurs par Robert BRASILLACH. Plon 1958, ex. ARB N° 63 sur Alpha mousse	70.-/ 280.-
- Notre Avant-Guerre par Robert BRASILLACH. Plon 1941, 357 pages	45.-/ 180.-
- Le Marchand d'oiseaux par R. BRASILLACH. Le Livre de Poche 1974, 255 pages	15.-/ 60.-
- Le Marchand d'oiseaux par R. BRASILLACH. La Guilde du Livre 1957, 252 pages	30.-/ 120.-
- Brasillach par Bernard GEORGE. Editions universitaires 1968, 127 pages	25.-/ 100.-

DIVERS

- Poèmes de Fresnes de Brasillach dits par Pierre Fresnay. 33 t.	25.-/ 100.-
Cassette	25.-/ 100.-
Disque compact	30.-/ 120.-
- Stylo-bille "Il fallait bien garder l'honneur" Robert Brasillach, 25 janvier 1945.	15.-/ 60.-
- Lo-Cicero chante Brasillach , cassette	25.-/ 90.-
- Brasillach, Les 7 Couleurs raconté par Anne BRASSIE. Ed. du Forum/ARB 1995	22.-/ 80.-
- Carte postale , portrait de R. Brasillach	1.50/ 6.-
- Sérigraphie , portrait de R. Brasillach, 20x27 cm	12.-/ 40.-
- Il s'appelait Robert - Le 6 février place de la Concorde. Reconquête-Vidéo 1995, 25 min.	25.-/ 100.-
- Badge : Photo de Brasillach (3 cm)	5.-/ 20.-